

Bonjour messieurs, bonjour mesdames. La voix que vous entendez, c'est moi. Ca paraît bête comme ça. Je suis le narrateur de l'histoire que vous allez voir être en scène. Narrateur, ou conteur si vous préférez, mais vous entendrez peu ma voix. Alors profitez de son humidité profonde. C'est que je suis friand moi-même de mes histoires, alors parfois, quand il fait souvenir dehors, je les projette, sur la scène liquide, par de souples didascalies de marbre qui leur servent d'échasses. Vous ne les entendrez pas non plus ; je vous en fais grâce ; elles sont fatiguées. Moi aussi, d'ailleurs, donc mesurez votre chance, mon effort, je ne suis pas là pour de rien. Mais vite ! pressons, pourquoi ?, je vous pose la question ; Un manche nous sépare " Will we cross it over ?" Mais qu'est-ce qu'il dit ?

si là, j'entre par l'ombre du fond de scène, avec une sorte de croix sans bras où vous pouvez lire :

Rêve au tonal

De Tartambo Persona

Si je traverse la scène comme ceci devant vous (vite, la croix sans bras est lourde), si je descend dans le poulailler où vous êtes assis, si je pose le gros titre comme ça, là ; et si je m'assois sur ce fauteuil, c'est pour, comme vous, voir écouter cette histoire.

Une place de village. Elle est visiblement située dans les montagnes au vu des reliefs abrupts et accidentés qui l'entourent. Le soleil écrase le pavé. Les voisins sont assis sur le banc que forme la fontaine de marbre en tombant. Ils discutent ainsi en regardant chacun leur côté de vide. Sur un banc qui regarde de biais la rangée courbe d'hommes, est assis le vieux. Il fume nonchalamment une pipe. Entre les deux, va et vient la petite fille qui empilent des pierres les unes sur les autres. Chacun des hommes, portent sur son visage, comme des marques d'oreillers ou de lunettes, qui dessinent sous leur nez des courbes, comme un masque disparu en filigrane. Un des voisins revient avec un pas mou, d'une flasque paresse, comme les autres

Les voisins : Il ne veut pas parler.

Les voisins : Ah ! mais quel imbécile !

Les voisins : Sa langue, à présent, doit être un vieux fossile.

Les voisins : Et quelle odeur moisie dans sa bouche empatée

Les voisins : Eh ! Ben ça vieilli quand on laisse fermenter.

La petite fille : Mais n'avez vous jamais ouï pour de vrai sa voix ?

Les voisins : Ben oui ... enfin non.

Le vieux, *sévère* : Bien sur que si, petits poix.

Avez-vous déjà oublié ? Ce temps si beau...

Quand il inondait nos rues de folies et de mots ?

Il était bien vivant le petit. Ah ! pour ça !

Il courrait ! Sans cesse en écoutant son émoi.

Et il le racontait ! Sans jamais fatiguer !

Et sa bouche, effervescente, bouillonnait !

Mais bien sur vous ne tolérez pas de démenche.

Une conserve vide est là, seule clémence.

Et ce pauvre et bel enfant a du s'éteindre.

Les voisins : Ciel. Un nuage très sombre au loin je vois poindre.
Les voisins : Les rayons de chaleur nous irradient à vue.
Le vieux : Ah ! Diable ! A trop suer on ne se sent plus.
La petite fille, *regardant les voisins* : Qu'est-ce que ça veut dire s'éteindre ?
Les voisins : C'est compliqué.
Le vieux : Ah ça ! Pour être compliqué ça l'est de vrai !
Pas foutu de le laisser parler comme il veut.
Il doit couper des phrases, burrinées au mieux.
Et les beugler sans jamais reprendre son souffle.
Mais si, Dieu, il taille de travers ou s'essouffle.
Alors là, on le bat, le méprise et l'ignore.
En étouffant sa vie sous des cendres de tort.
Le malheureux a fui. Vos cris l'ont ...
Les voisins : Je t'arrête.
Tu mens.
Les voisins : Oui. Les lois sont de solides arêtes.
Les voisins : Sans elles, la truite ne peut monter le cours.

...

Les voisins : Le climat a l'ardeur crierde de l'amour.

Silence

Les voisins : Faut dire que le soleil luit comme un diamant.
Les voisins : Il est midi : c'est l'heure où il est véhément.
Les voisins : Oui, et puis, vers deux heure, il deviendra plus calme.
Les voisins : Et les cinq coups seront aussi frais qu'une palme
Les voisins : Oui ! qui se balance comme le font les dames
Les voisins : O ! Arrête : déjà je frémis, je me pâme.
Les voisins : Et enfin vers huit heure il doucira ses feux
Les voisins, (avec dépit) : A oui déjà, c'est vrai : « court toujours est son feu »
Les voisins : Espérons que demain il se soit bien remis.
Le vieux : Ah ! Espérons que ce soir vienne enfin la nuit.
La petite fille : Pourquoi ? Moi, au froid je préfère la chaleur.

(Le vieux appose son regard sur la fille en train d'empiler des pierres. Elle lui sourit timidement. Il enfonce un moment ses yeux sur elles et puis relève sa tête, la détourne en soufflant.)

Les voisins : Ah ! Qu'est-ce que Vie est belle.
Les voisins : Oui on est vraiment bien.
Le vieux : Allez voir sur les toits les cadavres de chiens.
Les voisins : Tout est parfaitement posé.
Les voisins : Oui comme il faut.
Le vieux : Tout est sec et vide, j'irai chercher ma faux.
Les voisins : Oui et surtout comme le voulût
Les voisins : Dame verte.
Le vieux : C'est ça ! Regardez nos oasis qui désertent.
La petite fille : Ca veut dire quoi déserte ?
Le vieux : O ! Bien...
Les voisins : Rien du tout !
Les voisins : De quoi rebats-tu ses oreilles !
Les voisins : Avoir la toux !
Les voisins : Ca veut tout simplement dire qu'on a la toux.
Les voisins : Elle n'a pas besoin d'ouïr parler de ça.
La petite fille, *sans qu'on l'écoute* : Comment un oasis peut-il avoir la toux ?

(Les voisins frémissent en même temps et se retourne vivement vers un des voisins avec expectation.)

Les voisins : Ou la ! Fais attention ! Tu étais à deux doigts
Les voisins : De le prononcer !
Les voisins : O diantre ! Malheur à toi.
Les voisins : Je suis confus daignez pardonner mon émoi
La petite fille : Mais que se passe-t-il ?
Les voisins : O rien, c'est du passé.
Le vieux : Comprends fillette ! Ils veulent s'en préserver :
Protéger mains, pieds et têtes de la maladie,
De ces vils germes dont on réveille la vie.

Toi aussi tu devras le faire très bientôt.

Les voisins : Je préfère de bien près entendre ces mots.

Les voisins : Ils sont bien plus utiles,

Les voisins : Et plus sages aussi !

(Silence)

Les voisins : Bon et... qu'est-ce qu'on fait ?

Les voisins : A ton avis, on attend.

Les voisins : Notre Godot se doit d'arriver dans un temps

Les voisins : Oui, car aujourd'hui c'est le jour de la leçon.

Les voisins : Qu'on se doit d'enseigner à ce pauvre garçon

(Silence)

Le vieux souffle dans le vent avec un air exaspéré. Personne ne le remarque.

La petite fille : Tu vas bien mon petit vieux ? Que se passe-t-il ?

Les voisins : O rien. Tu sais il est attaqué par la bile.

La petite fille semble visiblement ne pas comprendre.

Le vieux : Ah ça oui ! La bile ! Mais c'est surtout l'ennui.

C'est la chaleur du jour, mais la Russie la nuit

Les voisins : C'est faux, car eux aussi sont étouffés là-bas

Le vieux : Oui, c'est vrai. Eux aussi ne se comprennent pas.

(Silence)

Les voisins : Ah ! Enfin ! Regardez qui est là sur l'écran.

Les voisins : Au travers la vapeur !

Les voisins : Mon Dieu ! qu'elle a du cran

Par l'angle gauche de la scène, apparaît à travers la fumée aqueuse, La jeune femme.

Elle est belle comme une enfant. Une pluie de percussions fracassent le pavé ; ses pas battent en rythme. Une marche cadencée donc.

La jeune femme : Bonjour mes amis. Et bonjour petite fille.

Quelle belle journée. Quelle belle famille.

O ! Quelle belle œuvre. Mais ! Tu l'as fait toi seule.

La petite fille : Non, bien sûr. Regarde il y'a là mon épagueul.

Un chien se lève de derrière elle. C'est en fait un schnauzer nain. Il était allongé, à côté de la fontaine, dans son ombre. On ne l'avait pas vu.

La jeune femme : Ah oui ! Quel charmant chien. Il est tellement calme.

Les voisins : Calme ! Tu as vu l'heure et tu t'offres le calme !

Nous t'attendions sans fin ! Où as-tu disparu ?

Tu n'étais pas au moins avec ce malotru !

Où est-il ce follet ! Il devrait être ici.

Mais a-t-on jamais vu un pareil imprécis !

Il sait très bien qu'il doit, quand l'aiguille est au deux,

Venir en la place où se tient le merdeux

Venir ici même, où la falaise en fraise

Cache un peu le soleil entre douze et le treize.

C'est pas bien compliqué ! Le seul endroit traitable

De tout le village ! Là où tout nos notables

Par le jour, se saluent, à la nuit... se saluent.

La jeune femme : Amis je vous jure, je ne l'ai jamais vu.

Les voisins : Jamais ! C'est bien sûr ? Et ce jour, où, aux rameaux

Les voisins : Près de la lointaine rivière aux animaux.

Les voisins : On l'a vu, lui et toi : parler, parler, parler.

Les voisins : Lui ce crasseux crapaud ; toi notre petit lait.

Les voisins : Vous discutiez !

La jeune femme, *tremblante* : C'est faux ! Il me disait trois mots.

: Mais moi, j'écoutais seulement, à demi-mot

Et puis il n'a rien dit, de méchant vous savez.

Il faut le comprendre. Il ne parle jamais.

Mais pourtant il a tant de choses, tant à dire.

Les voisins : Ce sont bien ces choses qui nous font là médire.

Les voisins : On connaît ses choses, et on connaît ses phrases.
 Les voisins : Et l'on ne veut plus voir ses clafoutis de vase.
 Les voisins : De vase ? C'est trop peu : c'est plutôt de la boue
 Les voisins : Un peu d'hygiène enfin. De la tenue ! Comme nous.
 Les voisins : Ses phrases démembrées sentent la piscine
 Les voisins : Ca sonne faux, mais faux !
 Les voisins : Il manque Discipline
 Les voisins : C'est un peu compliqué d'être fort naturel.
 Les voisins : C'est vrai. Mais à la fin on trouve bien nos ailes.
 Les voisins : Tandis que ce petiot il rampe sol au seul.
 Les voisins : Enfin regardez-le ! On dirait l'épagneul.
 La petite fille : Qu'a-t-il mon épagneul ? Je l'aime beaucoup moi .
 Les voisins : C'est une image enfin !
 La petite fille : Mais ça veut dire quoi ? Car il est bien vivant.
 Les voisins : Ca c'est sûr on le sent !
 Les voisins : Alors. Mais que fais-t-il ? Car toujours on l'attend.

Le vieux se tourne vers la jeune femme avec une ironie jaune.

Le vieux : Par chance, on t'apprend à te méfier de tout.
 Les voisins : Pourquoi lui parles-tu ? Est-ce que tu deviens fou.
 Les voisins : Ne vas pas lui jeter tes semences de diable.
 Les voisins : Ta voix salit sa face et son sourire aimable.
 Le vieux : C'est vous qui polluez cette fleur d'innocence
 Et vous m'assassinez, par vos rires, grande absence
 Et elle aussi me tue, qui rit : sombre et même éclat
 Que vos faces d'airain à la couleur du glas !
 Les voisins : Tais-toi !
 Les voisins : Là-bas !
 Les voisins : C'est lui !
 Les voisins : Si las !
 Les voisins : Et si !
 Les voisins, *ensemble* : Heureux.

Par l'angle droit émerge Le jeune homme. Il porte sur le visage un masque de type comedia del arte, à mi-chemin entre l'Arlequin et le clown triste. Il a peu l'air cabot d'un cheval. Un pas chaloupé. Il chante « Singing in the rain » avec force et entrain. Il semble perdu et ne pas avoir de route. Il exhale une atmosphère de joie, de détente et de plaisir. Il marche tranquille. Les mouches s'écartent sur son passage, comme foudroyées par ses caresses de paix. Un des voisins enlève d'un coup son soulier pantouflard et le balance sur la tête du jeune homme qui ne s'en aperçoit pas d'abord. Il ouvre les yeux et, à la vue des voisins, s'arrête de chanter. Il mâche une herbe. Il les regarde interloqué, mais le visage clément, un peu comme une vache.

Les voisins : Tout ton mérite !
 Les voisins : Tiens !
 Les voisins : Le voilà !
 Les voisins : Petit gueux !
 Les voisins : Tu nous fais attendre ! Et tu corromps notre ange !
 Les voisins : Tu crois pouvoir agir en petite mésange.
 Les voisins : Qui se balade en paix, sans mauvaise intention,
 Les voisins : Et offre ses chants fiers en douces libations.
 Les voisins : Des chants ! Rien de cela ! Mais seulement des fientes.
 Les voisins : Tout fumant résultat du mal, ta gorge ardente,
 Les voisins : Le cloaque trop célèbre de ton infamie
 Les voisins : Ce jour s'en est fini.
 Les voisins : Ta langue est mise à prix.
 Les voisins : Alors tu vas parler.
 Les voisins : Oui grâce à ces leçons
 Les voisins : Il faut en venir là.
 Les voisins : Si tu fais des façons.

Le jeune homme fait un pas pour s'en aller. Les voisins l'immobilisent.

Les voisins : Ecoute-nous un peu. Il en va de Cité !
 Les voisins : Oui soumets-toi beaucoup. Nous pourrons discuter.
 Les voisins : Tu verras c'est si peu et tu apprendras vite.
 Les voisins : Alors accepte enfin, et écoute et médite.
 Les voisins : Les vives instructions de nos vieilles sagesse.

Les voisins : Alors pour commencer. Vois et copie sans cesse.
Les voisins : « Les chants doux et lointains du lourd passé m'entraîne. »
Le vieux : Et voilà ! Répète ! Après : un bon amen !
Les voisins : Toi tais-toi.
Les voisins : Répète !
Les voisins : Allez !
Les voisins : Tu dois le faire !

*Le jeune homme regarde les voisins d'un oeil distant.
Et puis il commence à faire des gestes. Il tire une feuille du bout de ses doigts sur un arbre imaginaire. Il l'accueille dans sa paume comme un oiseau fragile. Approche ses lèvres délicatement de la précieuse relique. Il dépose un baiser tout rouge. Il referme ses mains et commence à danser la gaieté en sautillant de partout. Il valse en tenant serrés contre sa poitrine ses mains, contenant la divine feuille. Il la serre et sourit, semble glisser, soufflé par la légèreté du vent. Ses pas s'agrandissent et il décolle de la scène.
(Les voisins le regardent abasourdis)*

Les voisins : Qu'est-ce qu'il nous fait l'petiot.
Les voisins : Il semble être à l'envers.

*Il s'agite de plus en plus. Il court maintenant au travers la scène et fait vibrer les planches.
(D'exotiques percussions éclatent en l'air avec la force d'un déluge C'est un vrai arc-en-ciel. Les spectateurs et les comédiens sont secoués dans un tremblement de terre, incapables.)*

Les voisins : Faudrait pas qu'il casse une branche ou un carreau.
*Il s'agite toujours plus.
Il s'arrête d'un coup. Il porte ses mains à sa bouche, l'embrasse à nouveau. Il lève les mains en l'air et projette d'un souffle la feuille au loin. (Un voile de frisson traverse les voisins).
Et puis il repart de plus belle s'agite sans cesse, comme un alerte lapin.
Et il ralentit, cette fois peu à peu, comme saucé d'une fatigue lente.
Il se traîne maintenant d'un pas pénible en direction d'un objet invisible sur le devant de la scène. Il marche avec peine et douleur, mais il ne cesse de fixer cet objet. Il essaie de porter ses pas jusqu'au bord de la scène, jusqu'à celui-ci. Mais à mesure qu'il s'approche, il faiblit de plus en plus.
Sa douleur et sa difficulté grandissent fort à fort. Chaque pied soulevé semble le trouer de torture.
Il est à trois pas du devant de la scène et de l'objet. Il en fait un, poussant sa jambe sur le plancher ; il en entame un autre contre-nature. Il s'écroule en fracas sur la terre. Il pousse sa main jusqu'au vide, qu'il essaie de saisir, d'attraper. Mais il est trop loin. Il s'épuise, suffoque. Sa tête s'abat sur le sol.*

Les voisins : Alors es-tu content ?
Les voisins : T'as fais ton numéro.
Les voisins : Ton grand intéressant.
Les voisins : Ton petit rigolo.
Les voisins : Et toi ! Ca t'éblouis de le voir jouer au pitre
Les voisins : Ses jolis grands gestes sont enfilés de mitre,
Les voisins : Mais entre ses lèvres
Les voisins : On ne voit que du lin
Les voisins : Et toi petit beta !
Les voisins : Tu ne dis toujours rien

Il regarde les voisins et leur sourit d'un air neutre, sans jugement, bienveillant. Il semble ne pas comprendre la situation. Il paraît même attristé, confus.

Les voisins : J'ai compris, il n'aime pas répéter les mots.
Il veut inventer, ça alors, mais quel idiot
Tu dois, pour inventer, d'abord savoir le faire.
Les voisins, à part, entre eux : Ca y'est, j'ai une idée ! Un piège nous allons faire.
Pour qu'enfin il parle, sans s'en apercevoir
- Ah oui ! Et comment ça ? Tout seul tu crois pouvoir
Trouver, changer, bafouer, nos efforts nos idées
Comme un divin messie ; et enfin t'imposer !
- Oui, j'ai la solution : il faut faire semblant
De le laisser libre, puis, le coincer avant
Qu'il ne puisse parler en toute liberté.
Regardez
Les voisins : Là ! Petiot ! Juste un mot s'il te plait.
Tout simplement répond à ce que je te dis.
Dis moi quel est le jour d'aujourd'hui. C'est...

Le jeune homme : Dimanche.
Les voisins : Comment ça Dimanche ? Aujourd'hui c'est jeudi.
La règle est que tu dois dire la vérité.
C'est base évidente pour qu'on puisse traiter
Ce n'est pas si grave, celui-là compte blanc.
Bon. Quelle est la couleur de ce nuage ?

Le jeune homme : Rouillé.
Les voisins : Rouillé ? Mais que dis-tu ? Il est tout à fait blanc.
Les voisins : C'était sur et certain : pas un seul résultat.
Les voisins : Attendez ! Un instant. Une dernière fois.
: Toi, écoute et répond, juste et précis encore.
: De quoi as-tu le plus peur enfin ?

Le jeune homme se dirige vers la sortie, d'un pas blessé. Il se retourne et dit d'un air affligé : « De la vie. »

Les voisins : Et voilà, toujours rien.
Les voisins : Autant parler aux morts.

Fin de la première journée

Le jeune homme et la jeune fille sont placés sous un arbre près d'une rivière. Le jeune fille semble tout à fait affligée.

La jeune fille : Mais pourquoi ne veux-tu leur répondre et parler
Je t'ai entendu un jour, tu sais comment on fait.
Le jeune homme : Je sais comment on fait peut-être. Mais pas avec eux. Ils m'en ôtent tout envie. As-tu vu leur misérable
sourire. Et leur violence, ce sont des monstres. Et avec eux, je suffoque, il m'étouffe. La sens-tu l'eau gelée du ruisseau
comprimer ta poitrine ? Et bien je sens la même chose avec eux. De la glace, du mercure...
La jeune fille : N'exagère pas, non, ils ne sont pas si laid.
Le jeune homme : Pas si laid ! Ah ! mais entend-toi ma pauvre. Tu n'es pas leur fille pour rien. Ni à propos, ni pertinence. Ce
sont des crapauds.
La jeune fille : Oui mais si c'est ainsi qu'ils veulent se parler.
Si tu veux tous les attraits de leur compagnie
Il te faut les comprendre et agir en ami.
Ce serait tellement plus simple et pour toi et
Pour nous. On pourrait travailler et puis s'aimer
Ce serait si beau.
Le jeune homme : Toi aussi ,tu me désoles. De quelle nécessité, de quelle beauté parles-tu ? Je n'ai pas besoin d'eux, ils
peuvent mourir dans leur coin, je préfère vivre ici.
La jeune fille : Hum. C'est ce que tu crois. Tu es là, avec eux.
Tu fuis quelques mètres au dessus des heureux
Bonhommes, qui dorment un petit peu plus bas
Dans les foyers tout chaud que tu fixes, l'œil droit.
Et si cette rage ruisselle de ta bouche.
C'est que tu bourdonnes, leste comme une mouche,
Tout autant de dégoût que de baveuse envie
Pour ces communs bourreaux auxquels tu voues ta vie.
Le jeune homme : Je préfère cela que de leur consacrer ma mort. Tu t'offres en sacrifice pour aller remplir un peu plus de ta
vie d'albâtre fané, leur tabernacle ronflant.
La jeune fille : Arrête ! Nous devenons fous ! Nous nous perdons
Par ces stupides disputes que nous mordons.
Et comme les échos qui vibrent à l'écho
Toutes nos attaques répondent à nos mots.
Nos ! Je dis encore nos, mais nous nous déchirons
Par tous nos cris ! Eternels meurtris ; fumeux démons.

Le jeune homme : Tah...Regarde ma belle, écoute mon amour. Toi aussi, toi aussi tu veux me faire taire. Ah ! Je comprends mieux maintenant. Je te comprends mieux, et combien grande est ma solitude ; encore plus grande ma sottise. Je crois que tu as raison finalement. Il vaut mieux que j'aie brûler en enfer. Et toi ... bon vent de glace au paradis !

Il s'en va en claquant la porte du vide. La jeune fille reste seule sous l'arbre tout près du ruisseau. Ses yeux se mêlent à la filante coulée. (Elle est de profil face au public). Elle se penche sur le ruisseau en posant sa main sur l'arbre. Un voisin rentre. L'assaille.

Le voisin : Ah ! Je le savais bien : lui et toi ; toi et lui !
Vous cachez du monde, baissés derrière un buis.
Ne mens plus, je t'ai vu pendant que, lui, parlait
Toi, les yeux grands ouverts, je t'ai vu commercer.
Ah mais ne t'inquiètes pas, tout le monde saura
Ce qu'avec lui tu fais quand pas un ne te voit.

La jeune fille : Attendez s'il vous plaît. Vraiment vous vous trompez
J'ai fait tomber à l'eau l'objet que je tenais ;
Par mégarde, bien sûr. Et puis par accident
Comme il passait par là, il sauta bien dedans.
Je le remerciai en honnête licence
Et ne prononçait qu'un demi-merci, par chance.

Le voisin : Tais-toi. Cela ne sert à rien tu peux courir
Dans le drapé honteux, qui paraît à ravir,
Sur ta peau trop blanchi par sa bave fielleuse,
Essence bouillante de sa phrase mielleuse ;
Mais cette fois, pour toi le miel a tourné rance.
Allez viens avec moi, nous verrons ce que pensent
Les doctes réunis, de tes minables danses.

Autre endroit de la scène. Le jeune homme marche en raclant le sol de ses talons. Il bat la campagne. Et tombe sur le vieil homme adossé à un acacias qui dépérisait. Il est assis humblement et tristement. Il regarde le vague avec son petit menton. Le jeune homme passe en face de lui. Le vieux l'arrête.

Le vieux : Attend mon petit gars, je voudrais te parler.
Ah ! Ah ! Ah ! A nouveau, il s'agit de parler.
Au bout du compte il n'y a vraiment que ça.
Et je suis désolé de t'en parler à toi.
Toi, qui doit bien savoir, de ce que l'on peut rire,
Un tout autre rire que nos gens qui délirent.
Tu sais, moi de même, ce n'est pas bien marrant
...Si tu veux écouter. J'ai oublié, bon sang,
De demander au moins si tu veux bien écouter.

Le jeune homme, *qui glisse de fumant à interloqué* : Euh, et bien pourquoi pas. Non ça ne me dérange pas. Mais je n'ai pas beaucoup de temps, je suis pressé.

Le vieux : O merci ! c'est gentil : cela fait des années
Je dis des années car j'ose bien espérer,
Avoir été un fils aussi fou que tu l'es.
O fou ... je le suis, moi aussi un petit peu.
Vois ! j'ai même oublié les règles de ce jeu
Et de te demander si je te dérangeais.
Enfin c'est déjà loin. Bon, je te disais
Que ça fait bien longtemps que je n'ai pu ouvrir
Mon... mon cœur, comme on dit, à l'être qui respire.
Et ça me fait plaisir que tu daignes rester
Avec moi. Et tu sais, moi, cette fin de journée,
Je crois que c'était hier, quand ils te martelaient
De leurs jeux inhumains, moi, avec toi, j'étais.
Et moi aussi je tremble si le soir sur ma couche
La torpeur de ce jour qui vient de faire mouche
Garde mes yeux ouverts, dans la nuit à nouveau,
La nuit toujours blanche ; et l'air toujours trop chaud.
Alors sur l'humide et laid tissu de mon lange
Vient enfin se couler la trace de mon ange.
Alors là, par dessus mon déjà tremblement,
Là, vient se mêler le frais grelot du vent.
Et mon âme souflée par le balai trop sèche
Demeure congelée en des songes revêches.

Diable, je perds mon temps. Vraiment je suis confus.

Mais tu dois comprendre. Rien ne doit être tu.
Rien ne doit être perdu ; bien que tout se meurt
Sur ce champ vide et plat où l'on tranche nos routes.
Et moi, donc, dans ce froid, ténébreux glas, dérouté,
Sur l'azur de mon lit, une étoile en exil,
Je me bas réfugie de leur sifflant babil.
Et dans ma caverne, où fait toujours trop noir,
Je regarde de loin le soleil dans la rue
Ouh la, diable encore, et toujours je m'égare
Dans l'ombrage morne de mon pénis en rut.
Car au fond, je l'aime cette foule ardente
Avec ses calicots et son rire à la Dante.
Et c'est bien parce que je l'aime que je chante,
Je crie, vocifère la nuit dans mon désert.
Et mes cris, étroits et stridents comme la mante,
Laissent, religieuse, une bave délétère.

Le jeune homme : Du calme quand même. Je sens que tu devrais t'habituer à laisser un peu de place aux autres ; Tu vois, pour que le rendu de la conversation soit plus claire, plus souple...

Le vieux : Attend ! Tu dois comprendre !
Mes fougueux hurlements de sorcier maudit
Sont des lances de feu ; font fuir tout les passants :
Ces passants qui marchent, et ces passants marchands
Par lesquels moi je meurs et par lesquels on vit.
Puis ce métal rougi qui déborde ma forge
Sillonne les longs cous et couleuvre les gorges.
Car il ne peut rester contenu dans la fosse,
Toute gouttée de bleu, cette pénible rosse
Qui mène aux entrailles, grelottantes de faim,
Que sont mes deux regard au fond du trou sans fin.

Le jeune homme : A oui, je comprends.

Le vieux : Mais cet ardent métal, je le jure n'est pas
Fruit de ma semence, le produit de mes mains.
Moi, je regarde en silence le fracas,
Qui larme éclabousse mes yeux, ma chair, mon sein.
J'endure, chaque jour, leurs sottises manières
Qui, de leur hystérie, sauront me mettre en bière.
Et, crois-moi, je souffre quand je dois pactiser
Avec leurs maudites et tendres simagrées.
Mais tu sais au temps de sonore solitude,
On cherche les plaisirs de partout, dans l'étude,
Les vices et... les gens, s'il faut, quand on s'ennuie.
Connais-tu mon garçon le perçant cri de nuit ?
Celui qui s'élève au milieu des crapauds,
Et des quelques grillons qui se sont attardés ?
Ce cri, mon pauvre ami, est poussé sur le dos,
C'est un vieux dans son lit, par ses os enchaîné.
Il appelle à l'aide, à la vie et à l'amour
Mais seule parvient la triste rumeur du jour.

Tu dois me penser fou et je dois t'ennuyer,
De ces discours géants dont tu es accablé.

Le jeune homme : Non vous avez l'air seulement triste. Ce qui n'est pas très réjouissant. Mais je suis prêt à écouter ces paroles. Bien que cela semble déjà complet. Je ne sais quoi vous répondre. Cela est trop flou.

Le vieux : Cela peut être flou, une chose est certaine
De leurs règles sans fin, tiens-toi de quarantaine.
Tu es parmi eux tous le dernier rocher
A peupler le ruisseau, en son fond plat et sec
Où racle le cheveu, flotte filamentée
Le rêche substitut de leurs salamalecs.
D'ailleurs, méfie-toi de cette fille jolie
Qui par sa majesté, semble t'avoir épris.
Elle porte sa pensée, au fond d'une besace,

Ses jours en serpentins, je le vois, elle trace.
Et puis elle triche, avec toi, avec eux.
Par ses pensées souvent, qu'on voit sortir à deux.
Méfies-toi bien d'elle, méfie-toi de ses mots.
Car sa langue fume, encore, de leurs sceaux.
Je suis bien convaincu qu'elle a déjà tenté,
En toute discrétion, de bien t'embrigader.
Bien, c'est là ce secret, que je voulais te dire :
Elle est Arsinoé et non pas Don Elvire.
Tu ferais simplement alors le nécessaire
En préservant tes feux de leurs manuscrits suaires.
Et en évitant à Lys la compagnie de rose.
Enfin... euh, je dis cela, comme tout autre chose.

Sans qu'on l'entende bien : Ah, ça va mieux mon gros ?

Le jeune homme : Nous venons de nous disputer. Regarde mes mains comme elles sont ahuries. Elle aussi voulut me faire taire. Et me contraindre à leur langage. Je suis parti d'un coup. Je ne sais toujours pas, je ne suis pas encore sûr. L'avenir, je veux dire. Mais il est tard, monsieur. Il faut que je rentre.

Le vieux : D'accord, mais promet-moi simplement d'accepter.

D'à nouveau bien vouloir, un instant me parler.

Le jeune : Je veux bien, si ça te fait plaisir. Mais n'oublie pas que je suis aussi léger qu'une larve de libellule., *le jeune homme s'éloigne en faisant claquer ses souliers d'un entrechat à la Fred Astaire*

Le vieux : Merci mon bon ami., *le vieux s'évapore.*

La lumière se perd peu à peu. Le jeune homme reste seul. Il regarde la lune et se met à lui parler.

Diable, le discours de cet homme là m'a mis à terre. Je volai dans ma certitude lunaire, la voilà déguenillée. Cet homme est bien triste, et il a l'air gentil ; mais je ne sais pas, il sonne louche. C'est peut-être un de leurs amis au fond. Il pourrait tenter de me tromper en les soutenant tout à fait. Il s'y connaît en besace. Il était bien loquace et fertile en attentions. Et cette étrange demande ...Pourquoi tant voulait-il que je rompe avec elle ? Ces mots de rupture, si solennels et si intacts, immaculés ; dans son caveau baveux, dans son tonneaux de mots, m'ont laissé de glace. Ils tintaient comme un miroir qu'on brise ; il me fait peur, il a l'air malsain. A bien y réfléchir, je ne crois pas que cette rupture, ce soit une bonne idée. J'ai trop besoin d'elle pour m'en séparer. Et sans elle, mes oreilles deviendront pour toujours étrangères. Et puis elle est belle, le plus important.

Il se met à danser une valse tout seul. La silhouette de la fille se détache, imaginaire dans ses bras tendus. Il la tient un peu de loin, tout précis de respect. Il sourit dans le vide et fait des mimiques émoustillées. Il vrille sur lui-même tout en dansant (comme toute valse), et tourne par conséquent tantôt la face, tantôt le pile au public. La danse fait son effet et il serre la jeune fille plus en plus proche, séduite peu à peu. Il danse et la fait tourner sur elle-même. Exaltation, Accélération. La musique atteint son apogée, il sue et se démène, il la serre, elle succombe ; il incline son corps sur le côté, s'apprête à se pencher pour l'embrasser : se penche et voulant la serrer ... tombe sur le sol.

Il se relève tout honteux

Si seulement, il n'y avait pas ces vieux. Nous pourrions convoler comme des hirondelles. Ou des colombes. Mais notre amour est tenu par l'impossible. Quel « Roméo et Juliette » de fortune ! et moi qui n'ai même pas de famille. Si seulement je pouvais parler comme je veux, dire ce que je veux. Je dois toujours me soumettre et serrer le rang. Mais leurs vers en boîte n'appâte que futilités ; je le sais bien ! Mais, vous aussi devez déjà savoir cela. On voit beaucoup de choses de là-haut, je suppose ; et vous, vous me laissez faire mes mots tranquilles. Si seulement le monde pouvait n'être peuplé que de vous, quel accomplissement pour moi ! Moi je ne vois pas très loin. Mais je sais une chose, je ne dois pas la leur laisser prendre. Je dois me battre ! puisque j'en ai l'ardeur. « Lucharémos ! »

Fin de la deuxième journée.

Le voisin, tire par la main la jeune fille qui ne résiste pas. Il la présente aux autres.

Le voisin :

Regardez un peu là, regardez la fripette.
Je l'ai trouvé avec ce tout petit bonhomme,
Que l'on voit en tout temps, plongé dans de longs sommes.
Et pour cette fois-ci, j'ai pu les observer

Je l'ai vu, entendu, en un flagrant parler.
La main prise dans sac, le sac posé sur tête,
Elle se douce baignait, dans l'œuvre des vomis,
Qui, insolents, s'unissaient. Catin ! Ah je suis vieux :
Tu es cruelle de t'en prendre à des papys.

La jeune fille :

Oui, cruelle, faute de pouvoir faire mieux.
Vous m'enfermez par édit : que je le veuille ou non,
Je dois être serrée par vos lourdes questions,
Et si je ne souffre en l'absence de L'amour,
C'est pour entendre vos remontrances toujours.
Que faire dans un feu, encernée par du bois ?

Les voisins :

Nous n'en savons rien, si ce n'est que nos voix,
Tombent au sol dans ce silence tu le vois.
Nous pensions que tu savais nous écouter.
Mais tous ces vilains gestes nous ont dégoûté
Et crois-le de tout cœur, notre abolie confiance,
Ne cédera pas sans détour sa vengeance,
A la chance, au hasard, ou bien même aux Dieux.

Court silence, les voisins, s'agitent chacun, et leurs regards convergent de l'un à l'autre, frénétique.

Les voisins :

Hum ! Cela dit, on sait combien est malheureux,
Ou peut l'être du moins, un enfant sans amour :
« Gorge sèche, sa peau craquelle sous le jour.
On imagine, des jours de douleurs sans fin,
Une faim saisissante accrochée à sa main,
Sa main meurtrie par la distraction des mines,
Faute de mieux, et il est tôt pour les mines.
Etre minés par le froid des explorateurs
En vaisseau dans ce lieu où ne fait bonne heur.
Quand il y fait trop noir, pour y voir quelque chose.
Quand est partie lueur, ne reste plus grand chose. »
Oui, nous savons tout ça, et le reste encor mieux.
Aussi notre choix va descendre des cieus.
Alliant pureté à générosité.

Ecoute, nous voulons bien fermer les yeux,
Sur les trahisons que vous avez perpétré,
Mais alors vous devez, par un honnête nœud,
Lier vos passions, et vos jeux transcender.
Mais ce en bonne et due forme, bien entendu,
Et pour s'assurer d'un amour égal au tien,
Il doit se montrer capable d'ouvrir ses vues,
Réformer ses façons, et se mettre au douzain.
Parle lui de cela, et fait lui bien entendre
Que sans notre crédit il peut toujours attendre
Pour te serrer dans ses longs bras et t'embrasser.
Mais, pour le faire il doit tout simplement passer
Une semaine, plongé dans de belles paroles.
Il est sûr que notre requête n'est pas folle.
Ni plus démesurée qu'un bol court de thé chaud.
Tu devrais l'avertir de ne pas jouer au sot.
Il se fait déjà tard ; et il est bientôt l'heure
D'envisager comment construire ton bonheur.
Et semble-t-il qu'il était affaire de noces.
Il est temps de presser et de cingler les rosses.
Le pacte est entendu ?

La jeune fille :
Puisqu'il l'aura voulu.

La jeune fille marche. Bat la campagne, elle aussi et tombe sur une vaste étendue. C'est une plaine et les longues herbes éparses sont couleur indigo-feu sur le ciel bleu noir de midi. Un sacré bordel en somme.

Je ne pensais pouvoir rire autant en un seul soir.
Me voilà voila bien à chercher dans le noir.
Tonnerre liberté. Flamme de mes oiseaux.
Qu'est-ce que je veux ? C'est aussi retors que sot.
Mais je dois sacrifier au moins un volatile.
Cette nuit, dégueulant des fumelis graciles,
Graciles et habiles
A me faire vomir,
Je devrais harponner un objet de ma mire.
Ma si longue mire. Et puis tranchante aussi.
Et là, en fossoyeur, je creuserais la suie.
Amoncelée depuis des siècles de printemps.
Enfin, je crois.
Je ne compte plus d'puis longtemps.
Je creuserais afin d'enterrer une chair.
Une parmi mes moi, rouquine ou casher
Qui veillait bien sur moi. Et puis parlons précis :
Si je ne me marie, je serais malheureuse.
Mais si lui devient (ce que je veux) mon mari.
Le regret sera pour moi ; la triste rêveuse
Qu'on m'appellera plus tard.
Ils ne savent pas
Ce qui se passe dans les crânes et là-bas,
Sur les plafonds grillés d'imprécation noire.
Les cris et les sanglots ; surtout les cris d'espoir.
Espoir de pouvoir un beau jour fermer les yeux.
Putain ! cela voudrait dire me joindre à eux.
Et pour toucher mes fins, comploter contre lui
Le trahir, pour faire son bonheur, moi aussi !
Ah mais quelle tristesse !
ce n'est qu'ineptie
Que de charivauder. Je roule et puis implore
Devant le libre manque et après l'odeur d'or
Vive et tenace, au centre de mes narines :
Fourbis d'adultère, et antiques terrines,
Où le gras, magnétisé comme la limaille,
Accoure à cette grotte où l'enclume déraile.
Je sens battre si fort mon cœur mis à l'épreuve.
C'est un vrai music-hall, où, à moins qu'il ne pleuve,
Se ruent les chœurs de femmes, la sueur des hommes.
Un antique opéra, où, s'ils en ont la somme,
Se rient les hommes à carreau, et pleurent les femmes
De ces vers vraisemblables et pourtant si faux,
D'où jaillit de longs flots de poèmes infâmes,
Tout juste bons à tuer un probe taureau.
Ce triste music hall, c'est moi qui le construit.
Mais ma vie ne doit pas être une tragédie.

Arrive le jeune homme, d'humeur disposée.

Le jeune homme :
Je ne pensais pas te trouver ici. Le hasard fait bien les choses. Tu sais j'ai bien réfléchi, moi aussi. Et j'ai compris ce que tu voulais me dire. J'ai besoin de ces gens autant qu'ils ont besoin de moi. Et leur façon de parler, si c'est ainsi qu'ils s'entendent a d'indéniables avantages. Aussi tu vois, je me sens plus apte à vouloir les comprendre.

La jeune fille :

Non, c'est toi qui avais raison tout compte fait.
Et il semble bien que je me sois trompée.
Ce n'est pas une idée bonne que d'essayer
D'avec tout ces tristes gens-là, t'accomoder.

Le jeune homme :

Mais comment ça ? tu changes d'avis comme de rimes. Il y a un instant tu me jurais tout le contraire. Et puis non, c'était une bonne idée finalement. Je dois apprendre à connaître ces gens-là, et vivre avec eux. Je m'ennuierais bien sans cela.

La jeune fille :

Oui, mais, tu sais, ils sont si fourbes et malins.
Ils pourraient même t'écarteler pour leurs fins.
Et puis je nous aime mieux ainsi, tout va bien.

Le jeune homme :

Je n'y comprend rien. Il ne s'est rien passé ?

La jeune fille :

Non, bien sûr, que vas-tu imaginer de fou.
Seulement j'aime autant qu'on reste parmi nous.
Seul à seul emmêlés, loin des occupations
Rutilante au monde, fureur et damnation.
Nous sommes bien seuls, c'est ainsi, voilà tout.

Le jeune homme :

Tu veux dire ; que tu serais prête à oublier leur rumeurs, leurs échos.

La jeune fille :

Oui

Le jeune homme, *tandis qu'il dit sa réplique, la jeune fille s'excite en des manifestations de son accord et son envie respective, elle secoue la tête :*

Que tu pourrais alors, comme ceci, partir une campagne parcourir l'heure avec moi sans même y songer. Descendre au ruisseau et tous deux caliner la rosée. Et puis, aller, au gré de nos membres, nous rouler, chamaillant dans la flouve.
S'embrasser tout le jour, sans n'avoir d'égard que de suivre le soleil.

La jeune fille :

O, oui , on fera ça, tant que tu le veux..

Le jeune homme, *elle diminue de motivation jusqu'à sa réplique :*

Je pourrais t'embrasser où l'on veut : au travers des hautes herbes ; sur les rails abandonnés ; sous les sombres ponts, poussiéreux et humides. Nous pourrions escalader jusqu'au toit et s'allonger sur le ciment froid.

La jeune fille :

Oui, bien sûr ça aussi, si nous avons le temps.

Le jeune homme :

Nous pourrions arpenter la solitude des chambres voyageuses des hôtels. Danser gaiement dans les tavernes de brume.

La jeune fille, *le faisant traîner :*

Euh...

Le jeune homme :

Nous pourrions sortir, ensemble dans la rue

La jeune fille :

Non, là c'est trop !

J'ai trop de respect pour eux.

Ainsi s'afficher est pour le moins insolent.

Et si tu as daigné les comprendre, ce n'est

Pas le cas de ces gens, qui sont dédiés

A refuser d'ouïr tes phrases et ta voix

Et bien sur encor plus de te voir avec moi.

Satisfais-toi déjà : je veux bien aveugler

La lumière de mes peurs et mes anxiétés

Pour que nous filions un antre d'araignées,
Où aller ensemble, discuter en secret.

Le jeune homme :

Finalement ça ne change pas grand-chose à l'affaire. Enfin bon, si tu daignes cesser de t'inquiéter alors, c'est déjà ça. Je dois bien être assez fort pour me contenir encor.

Tandis qu'il dit cette réplique, il se rue sur la fille, la saisit par la taille ; elle crie non de vouloir, et tous deux entraînés par son élan, ils trébuchent en arrière et heurtent une porte. Cette porte ouvre sur une partie de la scène qui, n'étant pas éclairée, était invisible aux spectateurs. Tandis qu'ils se relèvent dans la pièce, la lumière tombe. C'est une sorte de grenier où gisent pêle-mêle un tas de masque de type comedia dell arte, rosée de poussière sous leurs yeux.

Le jeune homme :

Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu connaissais ?

La jeune fille :

Non ; je n'étais jamais venu ici. Mais tu as vu ces masques. Ça me fait penser à celui que je portais tout le temps quand j'étais petite. Ma mère, me l'a enlevé vers huit ans. Et comme je pleurais elle m'a dit : Ne pleure pas, tu as été sage.

Le jeune homme :

A oui ?

Je ne me rappelle pas.

Allons-nous en. Tout le triste du monde, c'est ici.

Mais attend, embrassons-nous ! Nous sommes à l'abri, notre étoile aime l'obscurité.

Il se dirige vers la jeune fille et appose un baiser aujourd'hui appelé « smack » sur ses lèvres quand

La jeune fille :

Attends, j'entend des voix,

Oui, qu'on m'appelle fort

J'ai de croire.

Il faut que je m'en aille,

au revoir.

Elle lui fait un bisou sur la joue et s'en va en courant guillerette.

Lui, avec un bonheur muet sur sa face, marque un court instant de silence, semble murmurer quelque chose, mais n'y parvient pas. Il sort de l'endroit, qui retourne aussitôt en terrain invisible. Il s'approche du ruisseau, qui était là, tout près en fait. Il s'appuie sur l'arbre de l'exacte même façon que s'appuyait plus tôt la jeune fille.

« Ah, et me voilà encore bredouille. On ne fait que parler et rien ne change. J'eus encore préféré pactiser avec ceux-là que de végéter dans cette inaction. Rien de plus stérile que l'attente. Qui ronge, et vous gratte l'oreille, le poignet. Moi je voudrais l'emmener si il faut. Nous irions dans les jungles d'Amérique, profondes et vertes dans leur humide abondance de singes, de plantes carnivores, de ruisseau, d'oiseaux ; où bien je la porterais dans les passages clinquants à Paris de lumière, son joli souffle se détachant dans le froid des réverbères ; ou encore nous irions nous cacher dans la douce gravité des pierres d'une abbaye oubliée. Et plein d'endroits encore, il n'est de limite à mon envie, ma belle ! Et je dois te le dire mon amour, ma belle.

Car il déborde. Mais nous, toujours inertes.

Un mouvement ! un mouvement

Je pourrais t'enlever, tu sais. O ! oui, aisément. Je n'aurais qu'à rentrer, te prendre sur mes épaules, descendre doucement les escaliers, et enfourner mon cheval pour la nuit noire. Tout cela est d'ailleurs très simple.

Sauf un détail : comment parvenir à l'intérieur de la maison ? détail central, en fin de compte

Je pourrais me ? glisser derrière la porte, sur les pas d'un cocher ; non, je ne suis pas assez discret. Ou alors me travestir en nourrice, non plus, comment trouver le déguisement dans pareil trou à rat ? Ou alors escalader le lierre sous sa fenêtre ? il céderait sous mon poids.

Un peu dépité, il laisse tomber son regard sur les choses à l'entour. Il rencontre la petite fille en train de faire ses pyramides avec ses pierre. Il sourit.

Mon génie, lui, ne cédera pas. Je vais aller chercher des planches à la scierie, je les ramène sous sa fenêtre, je les empile en grand échafaud, et, aisément, je grimpe dessus. Boum, je déboule avec élégance dans sa chambre à coucher, triomphant. Je la prend sous mon bras et descend ma construction. Le cheval nous attend et nous filons dans la nuit. Fin travail tout compris.

C'est décidé, demain je le ferais . »

Il se lève et s'apprête à partir quand déboule le vieux.

Le vieux :

Et petiot, viens par là, je voudrais te parler.

Le jeune homme :
Qu'y a-t-il ?

Le vieux ;
J'ai réfléchi à ce que l'aut' jour tu disais.
Et cette fille est en fait d'un grand intérêt.
Et j'ai pensé que par son biais nous pourrions,
Accéder en la cour, y faire trublions
Et les plumer à sec. Enfin, simplement,
Nous pourrions alors, par son assentiment,
Les amener un peu à réformer l'édit,
Qui veut que tout soit compté, ou rien ne soit dit.

Le jeune homme :
Qu'est-ce que tu racontes ? Tu crois vraiment que je me servirais d'elle pour parvenir à mes fins ? Comme un levier.

Le vieux :
Comment ça un levier ? Ce que tu vas fair' là
Mon bon ami, c'est autant pour elle que pour toi.
Et c'est quand tu trouves ta satisfaction
Que ses yeux s'allument, flambent en érection
El' n'est pas un moyen puisqu'elle est une fin.

Le jeune homme :
C'est vrai que je la désire et l'aime beaucoup.

Le vieux :
Il en va pareil de celle dont tu es fou

Le jeune homme :
Ca c'est vrai ; elle en prendrait son parti. Et nous serions un peu plus libre. C'est une bonne idée, mais il faut que je lui en parle, je ne peux faire cela sans son accord.

Le vieux :
Tu la connais, elle est de beaucoup trop sincère,
Pour nous soutenir dans nos si nobles misères.
Et la prude offusquée, se répandrait en pleurs,
Si elle devait prendre un jour part à nos leurres.

Le jeune homme :
Oui, c'est vrai qu'elle aime à garder sa conscience tranquille. Dans les nu...

Le vieux :
Bien sur tu as raison. Ce sera mieux sans elle
Pour préparer le plan, discrets comme hirondelle.

Le jeune homme
Oui, et je pourrais voler avec elle. Tranquille comme un arbre de Noël.

Le vieux :
Voilà.. c'est ça. Maintenant il nous faut mettre au point
Le stratagème qui conduira notre poing.
Nous allons les prendre à leur propre piège.
A l'instant tu étais bouchon, ils seront liège
En moins de deux, crois-moi. Nous allons, ou plutôt,
Tu vas, faire semblant de comprendre leurs maux,
Et d'accepter leurs mots : pendant une semaine,
Il te faudra feindre d'avoir tué ta haine
Pour leurs méthodes, et d'être de leurs bord.
C'est quand il est tapi que le serpent vous mord.
Et le serpent peut bien être le justicier
S'il s'agit de sauver ce qu'ils ont falsifié.
Bien sur ça sera dur, mais c'est bien peu de temps
Pour si grande chose, et tu es de ces gens,
Qui sont capables de tout

Le jeune homme :
Ben justement je ne suis pas sûr.
Je ne sais pas si je suis près à tenir ce rôle. Je veux dire, faire semblant, je ne sais pas ; même ses demandes à elle n'ont su me convaincre. C'est peut-être de feindre qui me dégoûte. Et puis... je ne sais pas, lui cacher ... ça me dérange.
Puis quand bien même ça marcherait, quel tournis

Le vieux :
Pour ça, pas de soucis, elle le saura à temps.
Et puis, il ne s'agit pas de feindre, non, pas tant.
Mais plutôt d'essayer, et surtout le montrer.
Une semaine suffit pour qu'il soit à tes pieds.
Ils le sont déjà, et leurs ruminants tracas,
Trahissent la flamme qui les brûle de toi.
Fais mine. Compatis. Un instant. Tu es roi :
Tout feu de ton effort, ils t'en seront gaga.
Et tu verras, sur eux, ton joug pousser, grandir.
Alors tu choisiras les lois à ton plaisir
A toi les délires, à toi la liberté.
Sur ton front à ravir rameaute l'olivier !

Le jeune homme :
Je ne sais pas. Peut-être. Pourquoi pas. Mais ne puis-je pas la prévenir ? Si je lui dis de garder le secret.

Le vieux :
Ne sois pas bête. El' ne peut tenir sa langue.
Imagine : nos mesbas auront l'air de harangue.

Le jeune homme :
Oui, c'est vrai. Il vaut mieux ainsi.

Le vieux :
Bon, bien, très bien, alors nous nous retrouverons.
Demain : on entame l'affaire pour de bon.

Le jeune homme :
D'accord.

Ils s'éloignent tout deux en directions opposée, dos à dos. Le vieux se retourne tout à coup et dit :

Le vieux :
Attends, j'étais en train d'oublier l'essentiel.
Pour sceller notre accord, l'union de nos ailes.
Nous devons les unir par un bien substantiel.
Le noyau de l'amitié, le corps de l'hirondelle.
Qui en tous lieux peut rappeler nos deux âmes
Aux liens qu'elles ont tissé en la commune trame
Que voici. Je veux te donner un objet précieux,
Pour moi. Tiens voici l'important revol...

Le jeune, **vert** :
Quoi ! Un revolver ! mais qu'est-ce que tu fais avec ça ? Ça te sert à quoi ! tu veux tuer quelqu'un, c'est ça ? comme toujours.

Le vieux :
Oui, je veux tuer !
Moi-même
T'ais-je pas déjà dit
Les rêves si blêmes,
Qui vrillaient mes nuits !

Que crois tu donc, connard ! Le chemin le plus court
Est toujours le meilleur
Pour dégager le malheur.
Sans gnan gnan et sans retour.
Et ah ! J'en étais plus encore pitoyable,

Et gravait ma peau moi aussi du mot minable
Tu dois te dire toi comme eux : « quel pauvre diable ».
Mais ne peut pas savoir qui ne connaît la peine.
Et diable, les sorcières ! et feu les hécubes ! mon âme qui tremble n'a pas à demander pardon pour son mal.

Court silence

Le jeune :
Non, mais je divaguais seulement. Je voulais pas te faire de peine. C'est juste que ça surprend un revolver. Ça fait peur ce machin, c'est de la mort en conserve. On a pas envie de l'avoir dans ses mains.

Le vieux :
Tu as raison, c'est lourd de danger ce truc là ... C'est pour ça qu'il vaut mieux que tu le gardes ; tu es raisonnable, tu sauras en faire bon usage, ou plutôt ne pas, ah ! ah ! Et puis c'est comme si je te donnais une échelle de bois, c'est toute ma vie qui gît au dedans, il est inoffensif entre tes mains, et explosif dans les miennes.

Le jeune :
Oui, tu as raison. Je le garderais.

Le vieux :
Et toi que me donnes tu pour sceller le pacte

Le jeune :
Je ne sais pas. Je ne possède rien que mes jambes et mon cou. Voilà tout mon butin.

Le vieux :
Il doit bien y avoir quelque chose que tu aimes.

Le jeune :
A ça oui ! et pas qu'une seule.
Il jette un vif coup d'œil sans attention autour de lui. Attrape une feuille de laurier quelque part. Lui tends.
Ca par exemple. C'est très joli.

Le voisin :
Une feuille ? ! ça périt comme un crépuscule.

Le jeune :
Oui mais celles-ci sont grasses, regarde leur vert humide, c'est du laurier, c'est fait pour durer. Aussi bien que l'acier.

Le vieux :
Certes, bon très bien, on est uni mon ami.
Il ne nous reste plus qu'à y aller pour de
Bon cette fois-ci, allez, bonne nuit mon vieux.

Le vieux s'éloigne, le jeune homme marche un peu dans la campagne, en rond, il semble épris d'un grand doute. Il erre. (Il semble vouloir se diriger vers le ruisseau, mais s'arrête). Il s'approche de la petite fille et se met à lui parler.

Le jeune homme :
A la la. Ce n'est pas facile d'essayer de vivre. On part de droite, de gauche, sans entendre les voitures qui arrivent. De toute façon il est impossible d'entendre quoi que ce soit avec le vacarme de ce ruisseau. Tu ne trouves pas ?

...

Oui enfin, peu importe. Il n'est jamais assez grand.

...

Tu empiles toujours tes petites pierres. Pourquoi la tour est si petite ?

La petite :
Elle tombe souvent.

Le jeune homme :
Bien sûr, suis-je bête
Il doit y avoir des secousses.

La petite :
Je voudrais la faire
Monter jusqu'au deux tiers du banc

Le jeune homme :
Pourquoi ?

La petite :
Je veux la faire
Commode

Silence

Le jeune homme :

Qu'en pensera-t-elle ?

O, elle sera ravie de la fin. Ca c'est sûr. Mais que pensera-t-elle du moyen ? Je ne lui laisse pas beaucoup de choix. Mais en-ai-je moi-même ? Si je veux vivre avec elle, l'un de nous doit imposer à l'autre ses manières et ses bagages. Et l'autre doit accepter de réduire les siens pour déboucher l'embouteillage du hall. Ah ! Ah ! D'ailleurs le vieux l'a bien dit. Puisque tout cela est si lent, il faut bien frapper d'un éclair. Je ne veux pas incliner la tête.. Enfin, je dois sans doute me répéter. Mais cela est important. Une vie pareil, remplie d'abnégation, d'hypocrisie, à faire semblant de me complaire dans leurs phrases, avec elle ! Je finirais bien par devoir parler ainsi avec elle. Quel bonheur pourri ! Non, je ne pourrais pas vivre ainsi. Pas sous la contrainte et les mains des autres. Ah ! Leurs façons, leurs doigts ; du jus de poubelle. Je me vois de là à coucher mon corps blancs, dans des draps poisseux, et je me pincerais le nez. Non, je ne veux pas, par respect pour mon amour, pour elle ! Alors il le faut bien. Ca se comprend, non ?

Je me sens si petit face à ce doute.

De toute façon ces dilemmes de morale sont digne de série B

TA GUEULE CONNARD

...

J'imagine que oui. Alors il le faut. Verra bien ce qui se passe.

Fin de la troisième journée

Fin du premier cycle lunaire

Deuxième cycle lunaire.

Première Journée

On aperçoit le voisin faire les quatre cent pas près de la rivière. Le jeune homme s'approche

Le vieux :
Ah ! Te voilà ! J'ai cru que tu te dégonflais.
Bon j'espère que tu es prêt. As-tu appris
Quelques phrases par cœur, qu'ils tiennent pour certaines.

Le jeune homme :
Non, je n'y avais pas pensé.

Le vieux :
Bon, les chants doux, lointains du lourd passé m'entraîne.
Ou qui y ressemble, n'importe quoi pouvant,
Faire office de feu et d'épais paravent.
Quelque chose de bien pompeux, vide et serein,

Du moins pour le début, pour te chauffer les reins.
Tu vois le genre de truc

Le jeune homme :
Euh, oui ... euh, *instant de silence*,
je ne sais pas trop en fait.

Le vieux :
Du grandiloquent,
Un truc qui sonne creux pourtant élégant :
Attends juste un instant, je vais trouver l'exemple :
Les ombres amères, froides glissent au temple.
Voilà, kelk' chose de ce ton là.

Le jeune homme :
Ah d'accord, je crois bien voir.
Et bien, hum hum... ruisseau sont les douces, caramel sont les glissées, et audace les féminines,

Le vieux :
Pas toujours.
Ce n'est pas grave, on peut y passer le jour,
Si il faut, essaie de te mettre dans leur peau,
De quitter tes habits, ce qu'on met au boulot.

Le jeune homme :
C'est que je suis pudique. Bon attends, puisqu'il le faut. Tu vas voir, je vais te trouver quelque chose moi aussi,
Les blafards coutelas, dorment aux murs sanglants.

Le vieux :
Oui, c'est bon. Continue.

Le jeune homme :
Par les Hommes faux sourires qui comble l'antre.

Le vieux :
Ca vient

Le jeune homme :
Sanglant : qui cingle au centre, cintre aux sangles

Le vieux :
Ou la, attends.
Ne déraile pas trop, tu dois veiller au vent,
Qui te déportes de haut en droit, bas en gauche.
Tu dois fixer un point, filer comme une roche :
Droite et ferme.

Le jeune homme :
L'exaspération donne rage au ventre et au cœur.
Et fomenté en son sein, les coutelas du malheur.
C'est bien comme ça ? Ca sonne pareil au moins.

Le vieux :
Super tu tiens déjà l'esprit,
Le ton, le jus, mais tu dois surtout, à tout prix,
Calibrer la taille de ton vers en douzaine
De syllabes et puis, bien qu'à cela ne tienne
Faire attention à couper ton vers au centre :
Après le sixième pied, le couper en son ventre.

Le jeune :
Mais quel besoin de faire des pieds et des mains ? Ca rime et ça en a l'air, n'est-ce pas l'essentiel ?

Le vieux :

Si sans doute, mais si tu veux attirer près
De tes flancs leurs faveurs, il te faut conformer,
Ton vers en tout ses points, et ses virgules au
Modèle usité par ces sombres rigolos.
Allez vas-y douze pieds coupés au centre

Le jeune :
Je voudrais charpiller, cette bande de ventre.

Le vieux :
Voilà super, en plus c'est sincère, très bien.
O la la, je suis tout excité à la fin,
Qu'on se prépare à trombiner tout ces vieux os
Cela me fait trembler, plus encor qu'au zoo.

Le jeune :
Bon on y va. Rien ne sert de poireauter, autant en finir le plus vite.

Le vieux :
Patience papillon, nous irons mieux demain.
Après que tu eusses révisé ton latin,
Ah ! Non c'est vrai, mieux vaut être sur de ses armes,
Nous irons demain, pour éviter les alarmes,
Que peut susciter un écart dans ta joue
Oui, nous frapperons un seul et unique coup
Et cui là sera le bon.

Ils détaient tout deux, le jeune poussé par le vieux.

Deuxième journée

Le vieux, face triomphante, et le jeune avancent côte à côte vers l'assemblée de voisin sur l'éternel place du village.

Les voisins, a vue de leur approche dans leurs barbes,
Ca, alors que peuvent-ils faire assemblés tout deux
C'est curieux.

O la, que faites-vous tout les deux ?

Le vieux :
Je vous annonce la grande nouvelle mes
Amis, il s'est enfin décidé de parler.

Les voisins :
Parler !
Comment ? Ne mens-tu pas ? Il a vraiment parlé ?

Le vieux :
Regardez par vous même :

Le jeune homme, s'apprête à parler, décolle ses lèvres, ouvre la bouche, et marque comme un temps d'hésitation, :

Oui, bonjour mes amis. J'ai décidé de parler
A votre sauce au sel, de suivre vos dictées.
J'ai envie de nouer un lien entre nous,
Toute l'assemblée, y compris le vieux le regarde avec des yeux de stupéfaction
Et oublier ces temps où l'or valait un sou
A mes yeux ; l'or de nos ébats, de notre feu.
Qui dès lors, mis a nu, attire tous mes vœux.
Aimons-nous mes amis, j'y suis bien disposé.

Un silence ahuri plane dans l'air.

Les voisins :
Foutre dieu
Bien ! voilà qui vient nous combler.
Tu as du retrouver, tes esprits vers le lac,
Et repentir ton jeu qui a foutu à sac

Le respect que l'on doit à des gens tels que nous.
Bien, je ne sais s'il est utile passer sous
Les flammes d'épreuves cette sincérité
Qui explose au regard le premier déposé.

Le vieux :

Alors n'avais-je pas raison, vrai mes amis.
Et ça, c'est grâce à moi, c'est moi qui l'ai induit.
Vers la très bonne voie, que nous partageons vous
Et moi, depuis longtemps : de carré j'ai fait roue.

Les voisins :

Sans doute, est-ce vrai, ce que dit là cet ours ?

Le jeune homme :

Aussi vrai qu'au zénith le soleil dort toujours.

Les voisins :

Ça alors bravo, petit gars c'est très fort.
Tu ravives l'espoir qui pour tous était mort.
Mais attends, que penses tu quand même du feu ?

Le jeune homme :

Combustion d'éléments aussi vifs que nos vœux.

Les voisins :

A oui ! vla du joli. C'est très bien, c'est très beau.
Et les nuages, que penses-tu des nuages.

Le jeune homme :

Rêves vaporisés, éphémères rivages.

Les voisins :

O la la, c'est vif, c'est, c'est splendide
Et plus dur, que penses-tu donc du mot « candide » ?

Le jeune homme :

Idiotie pour les uns, sagesse pour les autres,

Les voisins :

Pas mal, mais l'autre était mieux, pareil à Lenotre.

Bon.. et maintenant.. il est sur que tu demandes
La récompense et le doux lait de ton amande.

Le jeune homme :

Quoi, comment ça quelle amande ?

Les voisins :

Et bien enfin le ...

Une médaille, ou un cadeau que tu veux,
Ou voudrais pour payer ton effort d'un salaire

Le jeune :

A ! Et bien je n'ai pas d'autres boissons que l'air,
Dans l'aire de gravier gravé par mon errance.
(le vieux regarde d'un air inquisiteur le jeune)
Mais du reste merci, c'est bien aimable à vous.
Bon il me faut partir : on enterre la joue,
Du jour tout rougi dans son giron énervé,
Dans un instant. Je vous souhaite soirée bonne.

Les voisins :

Au revoir petiot

Le vieux :

A plus tard bon bonhomme.

L'assemblée regarde le souple jeune homme s'effacer vers l'arrière scène. Petit silence. Le vieux se lève, regarde un peu le plancher qui n'en a rien à cirer.

Le vieux :
Je crois devoir rentrer moi aussi, à bientôt.

Les voisins :
A bientôt

Le vieux s'éloigne en prenant le même chemin que le jeune homme.

Les voisins :
Voilà qui est louche tel un rot.
Il prend la même voie que le petiot, vont-ils
Se rejoindre afin de partager leurs exils.
Et son apprentissage est beaucoup trop rapide,
Pour n'être pas le fruit prémédité d'un guide.
En tout cas il n'est pas au courant du contrat,
Laissons seul cet ordre des choses en l'état,
Nous aurons comme ça, le temps de farfouiller
Un peu plus profond dans l'orale intégrité,
Qu'il manifeste. Mais tant qu'elle n'est pas prouvée,
Attendons encore avant de nous dévoiler.

Le jeune fille passe par là, tombe sur les voisins.

Les voisins :
Alors as-tu appris les dernières de l'autre ?

La jeune fille :
Non, quoi donc ?

Les voisins :
Et ben ce lunatique a parlé.

La jeune fille :
Quoi ! Il a parlé, lui, mais comment ? parlé notre
Langage ou bien celui-ci que vous n'appréciez
Pas.

Les voisins :
Tu l'as dit tout pile, notre joli langage,
A enfin pénétré sa bouche trop volage.

La jeune fille :
Mais l'y avez vous forcé par quelques voies.

Les voisins :
Point du tout, il y est allé de son plein choix.

La jeune fille :
Ca alors, à *elle même*, que s'est-il passé ?

Les voisins :
Epatant, hein.

La jeune :
Je vais le retrouver pour m'en assurer bien.

Les voisins :
Quoi ! et bien...

Elle s'en va en courant, sans qu'ils aient le temps de l'arrêter.

... il n'est plus l'heure de l'arrêter.

On aperçoit la jeune fille qui coure sur le tapis de feuille jaunie de la forêt.

La jeune fille :
Diable s'est-il passé quelque chose de grave,
Pour que, sans mon avis, il rompe les entraves,
Qui l'empêchait de les atteindre et moi aussi ?
Il faut vite que j'en sache plus à tout prix.

A l'autre bout de la scène, un homme sort du mur en habit de colporteur, il passe en gueulant :

Le colporteur :
Yip là ou, yip là ou, bonbons, cadeau, chou fleur,
Chocolat et aspirateur,
Yip là ou, yip là ou ! viagra, fouet, boule à pic,
Boudin, cumin, safran, aspic,
Yip la ou ! yip la ou ! Ici vous trouvez tout,
Miroir et sirop pour la toux,
Yip la ou ! Yip la ou !

Le jeune homme était assis sur un banc et, seul, regarde le colporteur s'approcher.

Le jeune homme :
O la mon brave que fais-tu par cet endroit.

Le colporteur :
Je fais cracher mon chihuahua, ça n'se voit pas ?

Le jeune homme :
Ah oui, c'est vrai que ma question était idiote,

Le colporteur :
Endives, chou, poireaux, céleri, échalotte...

Le jeune homme :
Non, mais, je voulais dire, tu n'es pas d'ici ?

Le colporteur :
A ça non l'ami, moi, je voyage et voyage,
C'est là tout mon métier de quitter le rivage.

Le jeune homme :
D'où viens-tu ?

Le colporteur :
O la, tout dépend, de nulle part.
Suis passé par l'Angleterre et son frais blizzard,
Les moustiques et les taons des Galapagos,
Les chiens du Mexique auxquels je jetai des os,
L'Iram Tuki et sa montagne de chou-fleur,
La Hollande et son grand, riche marché aux fleurs,
Par Paris aussi et ses halles millénaires,
Au père Lachaise j'ai dormi dans des suaires,
J'étais Gaucho la Bricole dans l'Argentine,
Pour transporter des gros sacs à dos de Titine
A travers la pampa au ciel de scarlatine,
Il fait chaud là-bas, quand il pleut, c'est de l'urine,
Et puis j'ai troqué des ananas contre peau
De phoque au Groenland, pour en couvrir mon dos,
Et puis aussi les migales d'Amazonie,
Qui viennent te pincer dans l'ardeur de ton lit,
Les renards des steppes d'Oukan léchant tes pieds,
S'endormir sans laisser sous un palétuvier,
Depuis je parle huns, cantonais, mandarin,
Abou, kouni, danois, wallof pis écossais,
Belge aussi, canopi, Suédois et coréen,

Tchinga, italien, kou, et un peu de français.
Ah ! Ah ! Ca t'en bouche un coin, n'est-ce pas ?

Le jeune homme :
A ça,
Je n'ai jamais connu voyageur comme toi

Le colporteur :
Et oui, ben on fait ce qu'on peut pour s'amuser,
En gagnant deux lopecks.

Le jeune homme :
Pourquoi viens-tu par là ?

Le colporteur :
Tout simple : vous êtes sur la route de l'Est
A l'Ouest, et le chemin qui va du Sud au Nord.
Avec ça, de vous manquer, peu de chance il reste.
A moins que, sous terre, vous cherchiez de l'or.
Sinon aucun risque

Le jeune homme :
Vrai, je n'y avais cru.

Le colporteur :
Pouvez-vous m'accueillir, dans l'autre de vos hut.

Le jeune homme :
Bien sûr, désolé, j'ai oublié les manières.

Le colporteur :
Pas grave c'est normal a ton âge si fier,
D'oublier un peu de penser aux alentours.
T'inquiète pour te rattraper, tout tes jours,
Sont toujours disposés.

Le jeune homme :
Comment t'appelles-tu ?

Le colporteur :
Tédrap on m'a nommé.

Le jeune homme :
Tédrap ! ah, ah, tes parents devaient avoir bu !

Tédrap :
Sans doute, en tout cas, moi, j'ai soif, il fait bien chaud
Chez vous, n'avez jamais pensé à rafraîchir,
Ces lieux communs qui vont s'enfondre bientôt ?

Le jeune homme :
C'est vrai que c'est gênant

Tédrap :
Bien sur, ça va moisir,
Attend j'ai une idée.

Il disparaît vers la droite, du décor de forêt, va en coulisses, on entend un court remue-ménage, il revient avec un paravent tapissé d'une gaze diaphane.

Voilà qui fait de l'ombre.

Il pose le paravent dans un coin, et obscurcit un spot qui éclairait une flaque grasse au plancher. Il va s'allonger dessus en posant sa tête sur son sac rempli. Le jeune homme s'assit en tailleur à côté.

Ah ! ben voilà on est bien, ici, plus d'encombres.

Le jeune homme :

Je n'ai jamais pensé qu'il suffit de cacher
Cette boule trop jaune

Tédrap :
O ce n'est pas sorcier

Le jeune homme :
Oui

Creux court silence

Tédrap :
Regarde

Il sort de sa hotte un ukulélé. Le tend au jeune homme, fasciné.

Connais-tu ce petit instrument
De musique ? , o c'est le seul que je peux porter :
Il est bien maigre mais je peux te le donner,
Si tu veux en apprendre les lois dignement,
Car tu lui dois respect.

Le jeune homme, *n'y tenant plus* :
Bien sur j'y prendrai garde.
Je serai sûr comme sont confiants les gardes
De la reine dans ma tâche, enfin, j'essaierais,
Du moins le plus qui m'est possible je ferais,
Humblement mais bien digne.

Très court instant de silence

C'est amusant parce que,
La confiance ne se fait jamais par les yeux :
Toujours est un objet pour nous entremêler.

Tédrap :
Ah oui, peut-être, je n'avais jamais noté.
En tout cas fais gaffe parce que c'est très fragile,
Donc si un soir tu te prends pour lapin agile,
Penses bien à ta housse et sois Bison Futé
Hein... toujours sérieux.

Le jeune homme :
Bien sûr, mais comment ça marche ?

Tédrap :
Ca c'est du travail , mon coco, voici trois marches,
Ou trois simples accords pour t'amuser un peu :
Comme ça

Il prend la guitare et lui montre les accords Sol majeur, Do majeur et Ré majeur Sol majeur, Do majeur, Ré majeur

Commence par là et pour mieux faire,
Travaille beaucoup et attend un petit peu,
Bientôt le paradis sous tes yeux,

Derrière la jolie couleur
Des si douces didascalies
Tant que tu le veux il demeure
L'appel profond de l'appétit
Va courir après les cigales
Au fond des puits crémeux et noir
Car là-bas on n'y voit que dalle :
L'homme voit mieux dans un grimoire
Va te frotter au laurier rose

Et fait tomber la peau morose
Il te faut manier les paradoxes
Et jeter au loin ta X-BOX
Découvre racines profondes
Et la beauté de la surface
De l'eau qui t'emmène en des mondes
Où la folie, sage s'efface.

Le jeune homme :
Waou, d'enfer !

Tédrap :
Tu vois, je fais sens à chacun de mes gestes
Bon présente moi à tes voisins maintenant
Il faut bien que je vive.

Le jeune homme :
Bien sûr je t'y emmène.

Il marche jusqu'à rencontrer les voisins

Le jeune homme :
Regardez qui j'amène.

Les voisins :
Ca alors un marchand ambulancier, bien bonjour,
Qu'avez-vous dans la hotte ?
Père Noël !

Le colporteur :
De tout :
Chocolat, caramel, poireaux et pois chiche,
Couteaux, casseroles, entonnoirs et...

Les voisins :
Moi, chiche
Pour la casserole tu en veux combien ?

Le colporteur :
Huit.

Les voisins :
Huit pour un bout de fer, tu es fou ? j'en met 5

Le colporteur :
5 c'est bien peu, attend, à 6 je la réduis,
Si tu veux.

Les voisins :
Non j'ai dit 5

Le colporteur :
Bon ben va pour 5.
Pour les autres j'ai du sel, du poivre une masse

Les voisins :
A ! Moi je prend la masse et t'en donne trois

Le colporteur :
Trois !
Je n'en attendais pas tant ! C'est bon ça, j'amasse.
Pot de fleurs, brosse à dent, oignons, ordinateur,
Pavé, fagots, charbons, gravier...

Les voisins :
J'en veux sur l'heure.

Aux voisins

Pour garnir le fond du jardin, ça pousse mal.
Disons, disons, trente-deux, ok ?

Le colporteur :
C'est pas mal...
Mais plutôt quarante : c'est bonne qualité.

Les voisins :
Bon d'accord, quarante que voici mon ami.

Le colporteur :
Encor' kek'chose que vous voudriez acheter ?
Rien bon ben à bientôt alors.
Il se retourne et prenant furtivement le jeune homme à part. Les voisins s'en retournent hors de scène.

Et toi petit,
Tédrap :
N'oublie Dieu jamais qu'un homme n'a pas de prix.
Il est des mots qui ne brûlent pas dits, redits.
Garde-le en l'esprit.

Le jeune homme :
D'accord, au bon plaisir.

Tédrap :
Au plaisir.

*Tédrap s'en va. Un instant, le jeune homme détaille son instrument à bout de bras.
Déboule la jeune fille.*

La jeune fille :
Ah ! Tu es là ! Je t'ai cherché partout... qu'est-ce que
C'est ! ?

Le jeune homme :
Un ukulélé, c'est l'homme que tu viens de voir... Partir qui me l'a offert.
C'est un instrument de musique.
Il est beau hein ?

La jeune fille :
Très. Alors comme ça, tu as choisi de leur,
Parler, sous l'égide de leurs tons si habileurs ?
C'est un choix, c'est bien, mais pourquoi subitement,
Comme ça, sans prévenir.

Le jeune homme :
Et bien je voudrais tant, que nous puissions convoler en paix, comme on dit, être simplement tranquille, que j'ai préféré
calmer mes colères. Et les comprendre. J'étais si pressé, je n'avais pas de temps à perdre, t'imagines. Mais viens près de moi,
tu vas voir on va chanter un peu.

La jeune fille :
Mais attend, tu mets ça, comme ça, sur la table
Mais dis moi, dis moi au moins comment ça s'est passé

Comme ça
Il fait un sol do ré sol do et chante :

Bon appétit,
Bon appétit
Bon appétit

La jeune fille, *quittant sa rigidité*
Ah ! Ah ! Tout ça n'est pas très sérieux.
Donc tu vas leur parler alors, on va pouvoir
Se voir, s'aimer dans la quiétude de la rue,

Lepic, sans honte ni tracas. Paisible. Ah !
Enfin ! Tout ça semblait si funeste, si triste.
Je préfère cet air là.

Le jeune homme, *tout en caressant du pouce les cordes* :
Mais oui, ne t'inquiètes pas, on va rire, on a tout pour rire, regarde :

Il saute dans les coulisses, revient avec un petit poteau, d'un mètre environ, avec dans l'autre main sa guitare, il pose le baton à la verticale, et d'un bond se retrouve à cloche pied sur le baton vertical. Il se met en position du héron cendré. Il gratte ses sol do ré en disant par intermittences :

L'herbe vague,
Ma belle
Dans tes mèches
Rebelles
Ta nuque est souple
Dans les brins
Et tu n'as rien
A craindre
A perdre
Que ta légèreté.

En disant ce dernier verre il fait s'abattre le baton qui claque violemment sur la scène. Y'a de l'action dis donc La jeune fille sursaute.

Mais prends garde
Les vrais loups ne dorment pas
Et l'obscurité n'éteint pas les bruit
Attention de n'avoir peur
Dans les couloirs étroits
Le soir
De n'avoir peur
D'ouvrir une porte trop fermée
De se souvenir du monde
De poussière
Qui peuplent les fissures
Du pavé
Attention
De ne devenir
Cette femme au pas modéré
Et chantant, époustoufle les rues
De tes airs d'opéra.

Il brandit maintenant le bâton qui était rempli de petits grains et fait vibrer le bâton de pluie

Mais le tourbillon colorée
Ne t'emporte qu'un instant
Tu te retournes , et fuit
Cet instant diapré
Comme une fleur de diamant

Au moment de ce dernier vers, il jette le bâton dans les airs, et se pressant à elle, et il l'embrasse longtemps

Tu vois qu'on peut toujours s'amuser

Merveille de l'imagination
Ravissement du détour
Les inconnus sourires qui glissent
Ils sont plus beaux que l'amour
Et sous cet humble verrière
Plus je les regarde plus je les aime
Au diable le soleil
Au diable mon petit doigt qui frissonne
Tant que nous le voulons
L'avenir ne nous veut que du bien
Tant que nous le voulons.

Le jeune fille :
O c'est trop beau pour être vrai.

Le jeune homme :
C'est bien réel, pour preuve prend un objet et plante-le dans la terre tu verras

La jeune fille :
Ben attend, le bâton, je vais le planter là

Elle se tourne chercher le bâton et le plante droit dans de la terre molle.

Elle :
C'est bien notre amour : qui trône comme un prélat.

Lui :
Je dirais plutôt comme une nymphe des bois bleus

Elle :
Non ! je le vois plus robuste, plus bucheron

Lui :
N'importe quoi, regarde sa fragilité
Comme elle est touchante, recroquevillée

Elle :
Oui, c'est vrai

Lui :
A ce jeu-là, c'est moi le roi, le guépard
Le maître des mots : moi je gagne et toi tu...pars ?

Elle :
Oui, on m'appelle.

*Elle l'embrasse sur le nez et glisse en coulisse
Le jeune homme reste comme un con.*

Fin de la deuxième journée

*Le vieux se balade et trouve le jeune homme en train de faire le héron cendré avec le ukulélé dans les plaines poudroyantes
de l'or du matin.*

Le vieux :
Et bien ça fait un bail, tu nous a tourné tête,
Depuis nos succès : mieux vaut chercher allumettes
Que toi en la forêt. Ah ! tu es d'venu fou !
Je comprend mieux ta, ta posture étrange.
Bon tu n'as pas oublié le pacte entre nous,
Il nous faut toujours ôter ce qui nous dérange.
Pour ça, il faut prendre le dessus en riant
Avec eux, car c'est bien sur, un homme content
Est un homme soumis. Tu m'as compris ?

Le jeune homme :
Oui

Le vieux :
Bon le tout est qu'ils s'amusent et s'oublient, qu'ils rient.
Mais comment faire ?

Le jeune homme, *enthousiaste*,
On pourrait ptêt faire une fête !
Avec des femmes, du vin et des cigarettes.
Là, bien gongués, ils ne penseront plus à rien.

Le vieux :

A oui c'est une idée. Mais tu es bien
Perfectionniste, tu continues à parler
De leurs façons

Le jeune homme :
Ah, oui, j'avais pas remarqué. Ben tant mieux : je serais plus à l'aise pour les convaincre. Il faut faire croire à l'ennemi qu'on
pactise pour mieux l'empaler.

Le vieux :
N'est-ce pas.

Court silence

Le vieux, *reprenant ses esprits* :
Bon alors nous ferons une fête.

Le jeune homme :
Oui, faites voler les jupes
Et trancher les têtes !

Il s'apprête à partir quand le vieux :

Le vieux :
Attends ! Dis-moi avant de partir, *montrant le panneau ombrageant et le bâton planté*, : c'est quoi ça ?

Le jeune homme :
Ah, ça ? C'est simplement des trucs qu'ont posé le colporteur et elle dans la rue.
Pourquoi ?

Le vieux :
Pour rien, je trouvais ça simplement... jamais vu.

Fin de la deuxième journée et fin du deuxième cycle lunaire.

Troisième cycle lunaire.

Première journée.
Début de soirée.

Le vieux et le jeune homme sont debout sur la scène sous l'arbre. Le vieux tremble.

Le jeune homme :
Ah ! Quelle belle lune, pour si belle soirée.
Elle est pleine, je crois.

Le vieux :
En effet, ah ! ah ! T'es sur que l'assemblée
Sans exception soit bien motivée pour la fête.
Je sais qu'au bout d'une semaine il commence à
Te faire confiance grâce à tout tes bla-blas.
Mais tu sais combien le moment est important.
Un seul coup peut suffire pour les plaquer au banc
Mais un seul peut suffire pour condamner nos chances.

Le jeune homme :
Oui, ne t'inquiète pas

Le vieux :
Bon tu connais bien le plan ?

Le jeune homme :
Oui

Le vieux :
Tes arguments ?

Le jeune homme :

Oui

Le vieux :

Et surtout, le jeu, tu sais bien quand le lancer ?

Le jeune homme :

Oui, à minuit

Le vieux :

C'est ça : à minuit tu proposes de jouer
A un jeu de groupe où on doit juste chanter.
Puis tu prends ta guitare et en quelques accords,
Doux, long et calme ; d'un coup, tu nous les endors.
Et là tranquillement, tu te mets à parler
Tu parles et tu parles sans prendre garde aux mines
Impassibles sans doute, et lance un flot d'hermines,
Blanches et vivaces dans les infimes fentes,
Ouvrées par tes accords de fer qui les hante-
Ront ; ils pourront rien faire et nous aurons vaincu.
Oh ! il faut que je me calme, je suis en rut.

Le jeune homme :

Et rude, ah ! ah !

Le vieux :

Oui, très drôle.

Bon il faut y aller tantôt : j'entend du bruit.

Ils marchent et montent un peu la scène, et distinguent au loin un feu.

Le vieux :

Ce doit être par là, j'aperçois une flamme.
Que font-ils avec du feu ? N'ont-ils pas de femmes ?
Ah ! Ah !

Le jeune homme :

Peut-être, je ne sais pas. Mais la lueur en est belle. Je la sens violette de là où je suis. C'est drôle. Elle est très calme avec la distance, presque immobile. Pourtant elle doit être immense.

Le vieux :

Sans doute est-elle à la hauteur de leur bêtise.

Le jeune homme :

Oui, elle est très grande.
Menaçante.
Mais je ne dois pas avoir peur.

Le vieux :

Ah ! Peur de quoi ?

Le jeune homme :

Je ne sais pas : elle pourrait me manger. Tout cru, comme un pti asticot.
Ah !
Trêves de plaisanteries.
Il est l'heure de rire.

Ils se sont approchés du feu de la foule, et déjà un groupe de voisins survient : à trois.

Les voisins :

Alors comment allez-vous mes amis ? Z'êtes prêt ?
On va se mettre une sacré race dis-donc.
Ils se sont approchés du feu où gît le reste du monde.
Regardez-ça : smirnoff, red bull, vodka, ice tea
Téquila, Malibu, rhum bien sûr, Martini

Blanc, Rouge ou Vert comme le si frais get vingt sept,
Pis tant d'autres encore, *en même temps qu'il dit cela, il désigne d'un geste ample du bras droit*
et bien sur la recette,
Car le solde est bien sur partagé par les hôtes
Chacun repart avec le reste dans sa hotte.
Mettez la participation dans la botte là,
Ne vous inquiétez pas, el' ne bougera pas.
Ils mettent des pièces rouges dans la botte, tenu à bout de bras par l'un des voisins. Puis il va la poser dans un coin d'où, en
effet, elle ne bougera pas.

Les voisins :
Bon alors
Il reste qu'à rire.

Le vieux :
Vous faites bien de le dire.
Mais dites-moi, êtes-vous bien en forme,

Les voisins :
Bien sûr.
Tout s'annonce bien, nous serons bientôt mûr.
Nous avons tout pour ça, alcool, musique et, les femmes.

Le vieux :
Hein, oui, bon ménage que l'alcool et les dames.
Nous avons tout pour rire.

Les vieux :
Cela va à ravir

Le vieux :
Oui, c'est vrai sauf peut-être des déguisements,
Ben oui c'est toujours marrant.

Les voisins :
Des déguisements...
Ca alors c'est une bonne idée, pas penser.
On aurait pu les fabriquer et puis porter
Sur l'estrade un grand prix du plus beau déguis'ment.

Le vieux :
Oui, c'est bien dommage que nous n'en avions pas.

Les voisins :
O oui

Le vieux :
Ben la prochaine fois,

Les voisins :
Assurément.

Une scène se suit où pas un personnage ne parle mais chaque acteur exprime une joviale bonhomie semblable à celle de toute fête réussie. Le tout compose une scène au ralenti de soirée mondaine et décontractée. Cela dure un temps long et indéfini, où les convives boient, rient. Ils s'ébattent gaiement. Pendant un long temps, ils boivent et reboivent et re rient. Dans une joie expressive, à la limite du caricatural, avec une véritable mise en scène intérieure. Sorte d'improvisation où les acteurs s'inventent une discussion entre eux, par petits groupes, qui se font, se défont. Tout cela est expressif et vivant. Par moment, dans ce flot rutilant silencieux toutefois, émerge des paroles bien articulées dans un ordre quelconque.

« Alors ? Ca va ou quoi ! »

« Bois un pt'it, bois un pti coup »

« C'est où les toilettes »

« Tu me sers quelque chose à boire ? »

« On peut fumer à l'intérieur »

« Alors bonne semaine ? »

« T'as fait quoi aujourd'hui ? »

« Alors ça roule ? »

« O j'ai faim »

« Il reste à boire ? »

« O mais t'es nulle »

« On se fait une contrée ? »

« Yohann !!! »

« T'inquiètes »

« On se fait chier »

« Tu me fais chier »

Possibilité ici d'enlever au besoin de ces phrases qui ne sont finalement que des suggestions. On peut, si on le veut, en rajouter tant que la fécondation de la dite phrase est d'une durée supérieure ou égal à 1 minute et 46 secondes.

La soirée se déroule, le vieux est peu anxieux ; le jeune homme semble bien s'amuser avec tout le monde. Gaïeté générale. Tout à coup on entend des coup de balai provenant d'un endroit inconnu, qui somment visiblement l'assemblée de réduire le boucan.

Les voisins :

Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le vieux :

Ben, des coups de balais

Les voisins :

En effet mais qui peut les avoir provoqué ?
Nous sommes seuls à trois kilomètres à la ronde.
Comme quoi musique se porte au bout du monde.
On ferait peut-être mieux de baisser un peu ?
Ca doit bien déranger.
D'accord... quel sale vieux !

Un voisin réduit considérablement la musique. La soirée retrouve un peu de calme, et les gens leurs esprits.

Les voisins :

Que pouvons-nous faire maintenant ?

Plus de danse...

Plus d'ébats...

Le vieux :

Je crois qu'on doit se fendre la panse.
C'est bien ça qu'on doit faire en soirée, non ?

Les voisins :

Je crois.

Le jeune homme :

Je propose de vider les verres : Un, deux, trois !

Ils enfilent tous les verres d'un commun geste synchrone, sauf le vieux qui a un petit siècle d'avance.

Les voisins :
Ouf, ça y'est je commence d'être bien gris, moi !
Hips ! Je crois que moi aussi.

Le jeune homme :
L'ivresse est un choix !
Ah ! Ah ! et nous sommes libres !

Les voisins :
Oui ! et surtout ivre !

Instant de silence, un peu dégrisé.

Les voisins :
Bon et toi comment ça va ?

Le vieux :
Ca va, ca va
On fait aller... fin j'espère c'est déjà ça.

Les voisins :
Ben ouais ...

Le vieux :
Enfin, faut pas trop s'enflammer quoi

Les voisins : Ouais

Court instant de silence

Les voisins :
Et toi alors ma fille comment ça va ?

La jeune fille :
Ca va
On a bien dansé, c'est bien, je m'amuse quoi.
Je suis un peu pompette.

Le jeune homme :
Dis pas ça, c'est pas bien
C'est pas joli pour une fille
Même si c'est rien.
Bon ça vous dit que je joue un peu de gratte.
Dites, si le métal vous taquine la rate.
Y'en a que ça rend mélancolique c'est vrai,
C'est leur choix, ça vous dit ?

Les voisins :
Ben pourquoi pas,

La jeune fille :
O oui !

Le vieux :
Vas-y !

Le jeune homme se dirige lentement vers la guitare posée dans un coin correctement. Il s'en empare avec gravité. Se retourne vers les voisins, approche à pas mesuré, s'assoit en tailleur, mirant ailleurs, les regarde, et dit :

*Le jeune homme :
Je joue quoi ?*

Les voisins : Je sais pas,

La jeune fille :

Quelque chose de sincère !

Le jeune homme :
Sincère
Bon et bien, du Brel alors, « Les autres »

.Il commence à gratter les accords, sans chanter un instant pour faiblement se chauffer. Puis il commence à chanter et l'ardeur ulysséenne de sa voix monte visiblement de plus en plus.

Chanson :

*D'abord, d'abord ya l'ainé
Lui qu'est comme un melon
Lui qui a un gros nez
Lui qui sait plus son nom
Monsieur, tellement qu'il boit
Tellement qu'il a bu
Il fait rien de ses dix doigts
Mais lui qui n'en peut plus
Lui qu'est complètement cuit
Et qui sprend pour le roi
Qui se saoule toute les nuit
Avec du mauvais vin
Mais qu'on retrouv' matin
Dans l'église qui roupille
Raide comme une saillie
Blanc comme un cierge de pâque
Et pui qui balbutie
Qu'à l'œil qui divague
Faut vous dire monsieur que chez ces gens là
On ne pense pas monsieur, on ne pense pas
On prie*

*Et puis ya l'autre
Des carot' dans les chveux
Qu'à jamais vu un peigne
Qu'est méchant comme une teigne
Et qui vendrait sa ch'mise
A de pov gens heureux
Qu'a marié la Denise
Une fille de la ville
Enfin d'une autre ville
Et que c'est pas fini
Et qui fait ses p'tites affaires
Avec son pti chapeau
Avec son pti manteau
Avec sa ptite auto
Qu'aimerait bien avoir l'air
Mais qu'à pas l'air du tout
Faut pas joué les riches
Quand on a pas le sou
Faut vous dire monsieur que chez ces gens là
On ne vit pas monsieur, on ne vit pas
On triche*

*Et puis ya les autres
La mère qui ne dit rien
Ou bien n'importe quoi
Et du soir au matin
Sous belle gueule d'apotre
Et dans son cadre en bois
Ya la moustache du père
Qu'est mort d'une glissade
Et qui regarde son troupeau
Bouffer la soupe froide
Et ça fait des grands slurp
Et ça fait des grands « slurp »*

*Et pis ya la toute vieille
Qu'en finit pas d'vibrer
Et qu'on attend qu'elle crève
Vu k'ç'est elle quia l'oseille
Et qu'on écoute même pas
Ce que ces pauvre mains racontent
Faut vous dire monsieur que chez ces gens là
On ne cause pas monsieur, on ne cause pas
On compte*

*Et puis et puis ya Frida !
Qu'est belle comme un soleil
Et qui m'aime pareil
Que moi j'aime Frida
Mêm qu'on se dise souvent
Qu'on aura une maison
Avec des tas de fenêtres
Et presque pas de mur
Et qu'on vivra dedans
Et qui fera bon y être
Et que si c'est pas sur
C'est quand même peut-être
Parce que les aut' veulent pas
Parce que les aut' veulent pas
Les aut' ils disent comme ça
Qu'elle est trop belle pour moi
Que je suis tout juste bon
A égorger les chats
Mais j'ai jamais tué de chats
Ou alors ya longtemps
Ou bien j'ai oublié
Ou il sentait pas bon
Enfin ils veulent pas
Enfin ils veulent pas
Parfois quand on se voit
Semblant que c'est pas exprès
Elle dit qu'elle partira
Elle dit qu'elle me suivra
Alors pour un instant
Pour un instant seulement
Alors moi je la crois monsieur
Pour un instant
Pour un instant seulement
Parce que chez ces gens là monsieur
On ne s'en va pas
On ne s'en va pas
Mais il est tard monsieur
Il faut que je rentre chez moi*

Tous :

Bravo ! Bravo ! Bravo ! Bravo ! Bravo ! Bravo !

Le jeune homme :

Merci , vous inquiétez pas c'était pour de faux :
Je reste ici. Bon je crois bien qu'il nous est temps
De faire un autre jeu.

Les voisins :

Ben ici pour l'instant
Ya pas grand chose...

La jeune fille :

Oui si ce n'est des cailloux.

Le jeune homme :

Ah bon...

Le vieux :
C'est dommage on eut pu rire comme des fous.

Le jeune homme :
Mais attendez, moi j'en ai un : un jeu de mots.

Les voisins :
Un jeu de mot !?

Le vieux fronce les sourcils

Le vieux :
A oui ?

La jeune fille :
Ca serait rigolo.

Les voisins froncent les sourcils

Les voisins :
A bon ?

Le jeune homme et la jeune fille :
Oui

Le jeune homme :
Enfin pourquoi pas.

La jeune fille :
Ca peut être amusant.

Les voisins :
Mwais, sait pas trop ; faut voir.

Le vieux :
Ca va nous décevoir
Je parie, encore un de ces jeux à la con.

Les voisins :
N'exagères pas ce ne sont pas des façons.
Traitons-le dignement, écoutons sa chanson.

Le jeune homme :
Bon alors voici les règles du jeu, je vais
Parler et vous après juste répérez
Ou non, plutôt vous allez juste dire un mot,
qui complètera les derniers de mes mots.
Si je vous dis l'amour est comme...

Les voisins :
Un chèvre feuille

Le jeune homme :
Ah ! ah ! Pas mal, mais c'est un peu long pour la feuille
Une chèvre seulement ou une syllabe,
Je ne sais plus comment on le dit en arabe
Mais ta bouche ne doit prononcer qu'une fois
(C'est bien ça ?) Bon l'amour c'est quoi, c'est de

Les voisins :
L'eau

Le jeune homme :

Wa !!
C'est joli ça, l'amour qui s'en va en coulant
Bon c'est pas mal, on doit assurer maintenant
L'amour joueur comme un ...

Les voisins :
Ciel

Le jeune homme :
Ou bien non
Attends
Des, hommes populaires...

Les voisins :
Sale

Le jeune homme :
A l'amer amour, et remplis de

Les voisins :
Colle :

Le jeune homme :
Dans les cimetières lourds, où dort aseptisé le souvenir des

Les voisins :
Ailes

Le jeune homme :
Que nous avons

Les voisins :
Là

Le jeune homme :
Cette journée où elle ...
Enfin peu importe ça

Les voisins :
Sent

Le jeune homme :
Beaucoup la

Les voisins :
Selle

Durant ce court passage où les alexandrins se complètent, le vieux sursaute chaque fois qu'un alexandrin est validé

Le jeune homme :
Nous avons bien parlé, vous respectez les règles,
C'est très bien. Maintenant nous allons unir chants
Et paroles pour donner un rythme haletant,
Et un luxuriant goût d'orge à ce pain de seigle.
Mais dite-le comme si c'était la voix du...
Du... seigneur bouddha ou d'un autre urluberlu,
Une voix sure et certaine, confiante en tout,
Donc en gros, répétez après moi : je

Les voisins :
Je

Le jeune homme :
Suis

Le vieux :

Suis

Le jeune homme :
Saoul

Les voisins :
Saoul

Le jeune homme :
Ou fou, à choisir

Les voisins :
Fou

Le jeune homme :

Et tout est bon pour l'être.

Enfin il est en est assez de ces jeux de réîtres.
Je n'en veux plus, ni plus des mimes à chapeaux.

Je quitte ma haine pour un autre manteau
Qui n'est pas moins piquant ; et ballotté, soufflé
Dans un vent flairant la poisse du renouveau
En mes impostures je reste pétrifié,

A l'aide Marie, Dieu, et tous les rigolos
Qui veulent bien donner épaule au piteux drame
De l'enfant enfoui dans ses replis infâmes.
Je ne veux plus ni étoffes, draps ou confort.
Ne plus savoir par cœur la cage d'escalier,
Mais dans le couloir vital devoir tâtonner,
A la recherche des sentences qu'on dévore,
Comme d'antique GPS, pour s'y trouver
Dans ce labyrinthe

Ce labyrinthe

Trop muet

Mais aidez-moi plutôt à retrouver ma voie,
Ignorants qui au conseil demeurent sans voix
Vous m'indiquez toujours des panneaux usagés

Que, par l'ivresse d'un soir, je percuterai,
Comme une fille en son gâteau d'anniversaire,
Trop vite rempli de ses larmes chaude- amères.

« O la la c'est bête c'est dommage dis-donc ;
Ce petit gâteau avait l'air tellement bon. »

Mais il en est assez des larmes à bon marché

Et des querelles sans trêves

Marchés amicaux

Amis au marché

Et du marché au zoo

Gratter son bâton à des airs carnassiers.

Tout doit être allure et tout doit s'étioler,
Comme songes brumeux sur un café au lait.

Seulement perdre pied dans les doux marécages
Que l'on connaît à peine dans nos œsophages.

Le dernier endroit où les papillons musqués
Se donnent rendez-vous, pour pouvoir s'embrasser

Dans la quiétude infinie d'un sourire atone,
Qui gobe les sourires menteurs explosifs,

Les orgies d'intérêt et les bombes qui sonnent,
Dans la verte symphonie de nos maladifs

Cœurs, oubliée depuis les incendies d'Egypte
Travestie, asexuée, dans un chaos sans

Bornes marquées par des traits scellés dans des cryptes.

Alors, au fond de nos rompus essoufflements,
Qui humidifie le plat repos de la voule,

Un murmure frileux et lointain on écoute,
Dans le caveau bleuté, qui mène on ne sait où.

Le chant est calme et comme souple

Si comme nous

Toute son harmonie est dans l'hésitation

Il s'avance comme un pendu las privé d'ailes,
Qui boîte sur le plancher tout craquant de sel,
Et puis qui nous embrasse, sans froid ni questions,
Détournées

Pardon, je me suis rien
Emporté

*L'assemblée entière tire une face déconfite. Le vieux se lève. Il regarde le jeune homme et crache. Il s'en va. Les voisins sont d'autant plus déconfits.
L'un se lève et dit*

Le voisin :
Moi, j'ai rien compris

Un autre voisin :
Et ben moi non plus

Un autre voisin :
Pareil

Un autre voisin :
Idem

Un autre voisin :
Ou bien on est rouge comme groseilles
Ou bien tu parles une autre langue petiot
Où as-tu inventé ça ?

Le jeune homme :
Derrière les fagots
De la grange à l'autre bout du village, là-bas.
Pourquoi ?

Un autre voisin :
C'est bizarre

Le voisin :
Oui, ça sonne pas com' d'ha-
-Bitude.

Le jeune homme :
Pourtant c'était juste, non ?

Un autre voisin :
Oui, parfait

Un court silence contenu

Un autre voisin, *irrité* :
On ne sait jamais que dire après l'avoir fait.

Le jeune homme :
Oui, peut-être

Un autre voisin :
Bon, c'est pas tout ça mais faut y'aller

Un autre voisin :
Oui, il commence à se faire tard

Un autre voisin :
C'est bien vrai
Nous y'allons
Allez

Les voisins :
Adios !

Le jeune homme :
Bonsoir

Les voisins s'en vont et emporte la petite fille et le chien avec eux. La jeune fille reste par un tour de dos, et rejoint les flancs du jeune homme.

La jeune fille :
Ca va ?

Le jeune homme, *souriant* :
Ben oui ... Et toi ?

La jeune fille :
Ca va

Le jeune homme :
Ce soir est d'un calme lourd
Tu ne trouves pas ?

La jeune fille :
Oui. Tu te plais aux vers toi
Maintenant ?

Le jeune homme :
Je ne sais pas, ça va et ça vient.

La jeune fille :
Tu leur a envoyé un sacré truc dis-donc

Le jeune homme :
Peut-être je me souviens plus trop
J'étais ivre
Mais j'ai déconné, je devais les faire parler
Dans le jeu
Sans qu'il s'en aperçoive

La jeune fille :
Carrément
Vous aviez monté un plan ?

Le jeune homme :
On peut dire ça
Oui

La jeune fille :
Et bien sur tu me l'as caché
Pour mon bien
Je suppose
Et... pour celui de votre mission
C'est pas très joli ça.
Tu vois
Je n'ai pas même envie
D'en faire un cinéma
Ce serait trop donner à la tragédie
Que je hais ma foi
Mais
Qu'aurait-il advenu
Si tu avais tenté ton coup ?
Ils auraient pu
S'énervé, te battre
Partir ou m'interdire
De te voir

Le jeune homme :

Ou perdre
Tant de chose auraient bien pu se passer,
Je crois qu'au fond, ça m'est égal
N'allons pas creuser
Le champ infini des possibles,
Compter les grains
De blé, d'orge ou de sable,
De maïs, de nuage.
Je me moque bien de ce qui aurait pu et
Encor' plus de ce qui fut

La jeune fille :
Tu es fatigué

Le jeune homme :
Sans doute

La jeune fille :
Tu regrettes

Le jeune homme :
Quoi ?
J'ai agi
Voilà tout

Court silence

La seule chose c'est le vieux, il avait l'air
Furax
D'ailleurs, je me demande un truc
Attends

Il part en coulisse et revient avec une sorte de tabouret en plastique dans les mains.

Le jeune homme :
J'avais caché quelque chose dans cette boîte

Il dévisse le tabouret (qui restera là jusqu'à la fin) et en regarde le fond.

Le jeune homme.
Diableuh
Il est vide !

La jeune fille :
Y'avait quoi ?

Le jeune homme :
Un pistolet
Ca veut dire qu'il est parti pour de bon

La jeune fille :
Ah

Le jeune homme :
Je ne sais pas même son prénom.

La jeune fille :
Mais attends
Pourquoi a-t-il un pistolet ?!

Le jeune homme :
Pour sa défense
Je suppose

La jeune fille :
Et il te l'avait donné ?

Le jeune homme fait un signe d'approbation à demi gêné comme de par son incompréhension.

La jeune fille :
Pourquoi ?

Le jeune homme :
Je ne sais pas pourquoi ; une sorte de pacte.

La jeune fille :
De pacte ?

Silence fumant du jeune homme.

Je le sens pas ce type là
Au vrai, il est dangereux

Le jeune homme :
Mais non
On s'en fout.
Quelle lenteur !
Ebouriffe tes branches
Un petit peu !
Remue la rosée de ta cime !

Un homme dans la salle fait sonner les douze coups d'une petite cloche

Réveille-toi
Réveillons-nous
Tu croules et tu t'endors dans cette moiteur
Qui t'est si propre, si familière, si
Si essentielle.
Tes airs de cygne flétrissent
Sous les coteaux radioactifs de tes mondes
De savon, de bulles et d'histrion, des mondes
Clos
Dans leur diversité récurrente.
Et leurs rêves,
Au format trois par trois, qui tiennent dans des cartes
A jouer,
S'ensablent dans des nuits ajournées.
Toujours du côté droit, n'est-ce pas ?
Comme il se doit.
Pas de remues
Quoi qu'il en soit
Ta peau doit à cette heure être pétrie de corne
Et à doux buffet répond rugueuse bedaine.
Tu dois le savoir, non ? gourmande vertuphage !

La jeune fille :
Qu'est-ce ce que tu racontes, je ne comprends rien.

Le jeune homme :
Pas grave.
Désolé, je ne veux pas être agressif mais
C'est vrai que...

Silence

Je ne sais pas trop ce qui se passe. Tout est flou. C'était le moment ou jamais, je les tenais, j'aurais pu dire ce que je voulais. C'était le pic, le panneau, qui décide de la prochaine route. Il y en aura d'autre. Et le vieux est parti ; je voudrais être triste, mais non. Il ne me reste plus que le souvenir d'un désir, plus ferme encore. J'ai besoin d'une épaule pour servir de base à ma statue. Mais c'est plutôt moi qui serre et sert cette base qui me désert et me fait de l'ombre. Curieuse chose que la reconnaissance : une sorte de devoir gratuit, bienveillant, dont on sait le danger. Marche ta ligne eussent dit les anciens.

Leur rendre hommage, n'est-ce pas ?
Je n'en ai pas la moindre envie.

Tout semble s'être apaisé
Dans le sable à nouveau

Si tu savais comme il m'est dur de communiquer, j'ai mal aux mâchoires.
Mes tempes ont le mal de l'air, fredonnent et étouffent les sons, et mes yeux ne font qu'esquisser les formes.
D'ailleurs je ne suis pas même sur de bien te reconnaître.
C'est toi ?

Ah ! ah !

Non, je sais bien que c'est toi...
Qui d'autre ?

*Le jeune homme fait trois pas en avant, vacille et s'écroule sur le sol
La jeune fille se précipite pour le recueillir*

La jeune fille :
Mon dieu ! Tu vas bien

Le jeune homme, *rouvrant les yeux trop rapidement que de coutume* :
Ah ! quel an il est ?!

Le lyrisme me va si mal ?

La jeune fille :
Je ne sais pas
Tu es en nage. Tu as chaud, tu suffoques non ?

Le jeune homme :
Je ne sais pas trop.

La jeune fille :
Il est tard, tu as besoin de dormir.

Le jeune homme :
Sans doute

La jeune fille se penche, lui tend les mains s'apprête à le tirer quand le jeune homme :

Dis,
je ne suis pas sur de t'aimer.

La jeune fille ingurgite un peu de salive

La jeune fille :
Il faut dormir. Demain tout ira mieux.

Il ferme les yeux, elle se tourne vers le public et dit :
Mon nom me courre après

*Le rideau tombe magistralement. Les lumières se rallument. Le rideau s'ouvre sur la scène vide. La clap étant lancé par un
dernier comédien, le public applaudit*

Applause

La scène vide

Applause

*Le rideau retombe
La lumière s'éteint à nouveau.*

On entend le fracas d'un strapontin, et sent une croix bizarre s'effacer dans l'ombre, et remonter la salle jusqu'à la sortie de secours.

Et se relève le rideau

Acte I

Première journée

*Le jeune homme est assis hagard au milieu de la scène non loin de l'endroit où il y avait l'arbre.
Un voisin débarque seul, il est d'apparence jeune, peut-être le même âge que le jeune homme.*

Un voisin :

Salut mon ami, comment va ?

Le jeune homme :

Toujours et toi, ça va ?

Un voisin :

C'était une bien belle soirée n'est-ce pas ?

Le jeune homme :

Oui, très belle

Un voisin :

J'ai beaucoup aimé tes jeux, tout ça.

Le jeune homme :

Ah merci, c'est gentil

Le voisin :

Je me nomme Rulième

Le jeune homme :

Enchanté mon ami.

Rulième :

J'ai bien aimé moi-même

Ce que tu as dit après avoir chanté

Le jeune homme :

Ah

Rulième :

Je ressens cette même sensation parfois,
Quand il fait trop chaud et que je ne peux dormir,
Dans une bien fraîche délivrance je tire
A mon oreille cette voix dont tu parlais.

Le jeune homme :

Ah oui, sans doute. Mais est-ce que cela te plaît ?

Rulième :

A ça oui bien sur, c'est tellement plat ici,
Ca fait un peu de vague.

Le jeune homme :

O c'est joliment dit.

Mais ne convient pas à ta bouche translucide
Quitte tes chaînes si rassurantes,
Regarde, t'as l'air malin toi, et je m'emmerde,
Est-ce que t'as pas envie de remuer la merde
Qui nous entoure ?

Rulième :

La merde !
Comment ça ?

Le jeune homme :
Tout est plat
Tu viens de me dire ; alors j'en déduis par là
Que tu veux faire changer les choses à moins que
Tu sois veul, fainéant, ou, pire, amoureux.

Rulième :
Ah ! Non je ne crois pas présenter ces défauts.

Le jeune homme :
Bon et bien alors tu veux boucler ce morceau,
Qui tourne enrayé depuis bien trop longtemps,

Rulième :
Oui

Le jeune homme :
Parce que moi, ce qui me dérange à tout prix
C'est toutes leurs formules

Rulième :
Tu veux dire les vers ?

Le jeune homme :
Oui, voilà
Moi ce truc là, ça me met les nerfs
Regarde, regarde
Tout ce que l'on peut faire.
Je chante, danse, coure et me roule à l'envers.
Regarde, veux-tu poser un objet

Rulième :
Pourquoi

Le jeune homme :
Rien

Rulième :
Pourquoi pas. Mais que dois-je prendre ?

Le jeune homme :
Ce qui te viens

Rulième :
Je vais mettre une chaise sur l'endroit de l'ombre
Je l'aime bien.

Le jeune homme :
Bon, jetons tout ce qui m'encombre. Désormais, je te parlerais à ma guise. Daigne me comprendre. Il me faut régler ce mal.
Mais tous les moyens ne sont pas bons. J'ai déjà tenté une fois et échoué. Il faut un autre remède, plus efficace.

Rulième :
A oui, et bien je ne sais pas.

Le jeune homme :
Commence par parler normalement toi aussi, ce sera un bon début.

Rulième :
A oui, ce n'est pas facile, suis désolé. Ca m'est pas encore naturel. Tu vois.

Le jeune homme :
Oui, bon et bien, tu n'as pas une idée ?

Rulième :

Je ne sais pas

Court silence

Rulième :
Il faudrait peut-être les prendre au dépourvu.

Le jeune homme :
Déjà fait.

Rulième :
Ah

Court silence

Rulième :
A moins peut-être qu'il y ait quelqu'un, un homme qui décide de tout,
Fortune, je crois ou Destin, un grand barbu, c'est lui qui choisit tout ce qui arrive

Le jeune homme :
A oui ?

Rulième :
Oui , on dit par exemple que c'est lui qui a décidé que le père de Légnipe soit malade

Le jeune homme :
Légnipe !?

Rulième :
Oui Légnipe, ton amie Légnipe.

Le jeune homme :
A oui, j'étais ailleurs.

Rulième :
Et bien si son père est malade c'est à cause du barbu

Le jeune homme :
Ca alors, ça veut dire qu'il a main sur tout ce qui se passe ici.

Rulième :
Tout à fait, monsieur.

Le jeune homme :
Mais c'est merveilleux, on tient notre homme, il va nous arranger ça en deux coups de pinceaux.

Rulième :
A ça oui, comme un rien

Le jeune homme :
Bon où est-il ?

Rulième :
Comment ça où est-il ?

Le jeune homme :
Ben où est-il ? Ou pouvons-nous le trouver ?

Rulième :
Mais j'en sais rien, moi.

Le jeune homme :
T'en sais rien !
Ah ben elle est belle ton idée : impraticable.

Court silence

Rulième :
Attend ! La plupart du temps ils l'ont trouvé en haut d'une colline, il a plus de champ comme ça.

Le jeune homme :
C'est qui ils ?

Rulième :
Et bien ceux qui ne retrouvaient plus leurs villages, leurs maisons, les égarés.

Le jeune homme :
Sont-ils de source sur ?

Rulième :
Je crois bien, au vu du troupeau qui leur donne raison.

Le jeune homme :
Let it be
En haut d'une montagne, dis-tu
Suivons-les !

Ils sortent de scène

Début de la deuxième journée

Rulième et le jeune homme sont en train de gravir en marchant sur une scène en pente, le nez emmitoufflé dans des crèmes d'écharpes, à travers la violence d'une grêle impétueuse. Stalactites leur coulent du nez. Neige apocalypse.

Rulième :
Brouhh ça caille ici

Le jeune homme :
Vrai.
Ca se mérite un barbu

Ils marchent

Mais sais-tu bien où nous sommes ? Voilà des nuits peut-être que nous marchons et toujours rien à l'horizon : ni barbe ni moustache, peut-être quelques boucs

Rulième :
Mais ce ne sont pas nos favoris
Je ne sais pas trop je ne me suis jamais aventuré par ici.

Le jeune homme :
Regarde là-bas, qui sont ces gens, peut-être sauront-ils nous renseigner

Ils approchent d'un homme, menuisier à son accoutrement, barbu, qui discute avec une jeune blonde platine, qui tient une faux.

Le jeune homme :
Bien le bonjour !

Le menuisier :
bOnjOur mon PETIT gars
Et toi aussi.

Rulième :
Bonjour monsieur, bonjour madame

La dame à la faux, d'un air de bimbo :
Saluuuuu

Le menuisier :
Ne prêtez pas attention
A cet oiseau-là
C'est bien connu dans le village, il est en perdition.
Ou en VOIE D'EXTINCTION,

Je sais plus comment on dit,
Il est mal en point quoi
Point de mal en nos paroles, qui vous amène ?

Le jeune homme :
C'est plutôt un barbu qui nous attire, vous en connaissiez pas un par hasard ?

Le menuisier :
Pas un mais dix à la fois !
Z'êtes dans un village de barbu ici

Rulième :
Oui mais cui là est très important, paraît-il
C'est lui qui écrit l'histoire, dans un fossile

Le menuisier :
Ah ! Parlez de Tartambo !

Le jeune homme :
Voilà peut-être

Le menuisier :
O la la mais êtes vous bien **accroché** car lui c'est pas un rigolo ?
Il s'arrête jamais de bosser, c'est un dingue

Le jeune homme :
Ce doit être lui. C'est notre homme.
Ou pouvons nous le trouver ?

Le menuisier :
O bien vous faudra monter !
Tout en haut de la butte que voici, la maison derrière l'olivier.
Il est énorme vous pouvez pas le manquer.

Le jeune homme :
Nous sommes partis !

Le menuisier :
Mais prenez garde à vos jambes,
C'est farci de ronces par là haut
Et sauf si vous lui dites des iambes,
Ou autres, c'est une *image*,
Il ne vous laissera pas rentrer de sitôt.

Le jeune homme :
Ah oui ?

Le menuisier :
Enfin, verrez par vous-même.

Ce petit silence qui précède toute annonce de départ, interrompu par :

Rulième :
Mais, attendez ! j'ai une question à poser, à vous poser.
A quoi sert-elle, la madame ? Je veux dire, s'il faut pas lui prêter attention ?

Le menuisier :
O elle me tient compagnie parmi mes travaux
Et dans mes soirs d'insomnies. Elle est aussi légère qu'une feuille sèche.
El' me dérange pas trop ; vous non plus j'espère ?

Rulième :
Ah d'accord, non non elle est calme.

Le menuisier :
Et surtout, restez de mèche.
N'allez surtout pas vous séparer ou vous disputer : unis dans l'effort.

Le jeune homme :
Ne vous inquiétez pas.
Merci
Bonne journée moussaillon,
Moussaillone

Le menuisier :
Laissez
je crois qu'elle a un chromosome en moins ou en trop : on le sent fort
BONNE JOURNÉE MÉS AMIS

Les jeunes gens s'en vont et montent la scène à nouveau. Ils tombent face à un mur

Le jeune homme :
Foutre diable, cet homme là avait raison, on ne peut pas rentrer chez lui.
Il doit pourtant y avoir un moyen de le franchir.

Ils se tournent et aperçoivent tout deux un chameau en train de paître le jus d'un acacias. L'œil du jeune homme clignote ou ne clignote pas.

Rulième :
Je crois qu'on peut le contourner.

Il jette un œil sur la droite et crie :

C'est bon !

*On entend un spectateur dans la salle crier : **a oui, tu l'as goûté !***

Les jeunes gens se dirigent vers la droite et contournent le mur.

Ils gravissent encore de la plaine et de la montagne jusqu'à arriver au bosquet de ronces, large et immense bosquet d'épines, qui s'étend comme un lac.

Le jeune homme :
Ou la ! C'est par là, je crois voir un olivier

Rulième :
On va faire une petite pause, non, avant d'attaquer la partie « ardue ».

Le jeune homme :
Oui, c'est une sage idée.

Petit temps de silence

Le jeune homme se lève s'approche des ronces. Il se place à côté des ronces, se penche sur elle.

Le jeune homme :
Ca me fait penser à ces jeunes filles qui effeuillent des tournesols ou des marguerites en se demandant combien leurs amants les aiment.

Elles pourraient aussi le faire avec ça : « Tu me piques, un peu beaucoup passionnément »

Regarde comme ce serait amusant

A la folie !

Elles se jetteraient dans ces tourbes infinies d'épines et, les arrachant une à une, tourbillonneraient dans des projections de dard.

Rulième :
Confuse !

Le jeune homme :
Et elles se rouleraient : « O oui, mon amour, pique moi, pique moi »

Rulième :
Beaucoup !

Le jeune homme :
Tout en disant cela, il s'entraîne Rulième et lui dans l'océan de ronces. Ils commencent à danser, sauter de partout
Pique moi comme un fou

Rulième :
O oui comme un sou avec tes rires de diables et tes colères d'anges.

Le jeune homme :
Tes suçons, et tes sueurs froides
Brulantes dans sur mes reins

Rulième :
O oui, pique, pique

Le jeune homme :
Pique et tremble moi

Rulième :
Dans la prairie profonde de ma gorge

Le jeune homme :
A nu,
Je veux sentir les palpitations hallebardesques de ton cœur,
Levé en rang d'honneur

Rulième :
Dans son exceptionnelle division

Le jeune homme :
Pour m'accueillir comme une reine

Rulième :
O oui pique moi comme Lady Diana

Le jeune homme :
Passionément

Rulième :
De fièvre et de secousse

Le jeune homme :
A chacun son tunnel

Rulième
Et à chacun sa mousse

Le jeune homme :
Pique et cogne moi de l'extincteur
De ta raison

Rulième :
A la folie

Le jeune homme :
Mais, merde ! Je suis en sang !

Rulième :
Ca alors, moi aussi

Le jeune homme :
Mais regarde !

Ensemble :
Nous avons traversé le bosquet !

Le jeune homme :
Pas du tout !

Ils se retournent et tombe nez-à-manoir. Le sol est humide d'olive.

Rulième :
Merde ! c'est là, et on va rentrer les souliers crottés de tapenade.

Le jeune homme :
T'en fais pas il doit avoir l'habitude.

Et marquent un temps d'arrêt qui sonne comme autant d'expectation Toc, Toc, Toc. Pas de réponses. Toc Toc Toc. Pas un bruit

Rulième :
Mince alors, la maison est vide paraît-il.

Le jeune homme commence à lever les bras en l'air et dit :

Le jeune homme :
Attend
Nous devrions peut-être essayer *il pousse la porte qui s'ouvre tranquillement* d'ouvrir la porte.

*Ils entrent à pas de loup dans la maison du barbu.
Aucun bruit, ni mouvement.*

*De part et d'autre
Comme saisi*

Les jeunes gens s'avancent dans le hall à baie vitrée, un majordome noir avec une moustache bien drue sort de derrière le rideau de la baie.

Le majordome :
Excusez-moi messieurs ; mais que faites-vous ici. ? Mon maître vous attend-
Il ?

Rulième discrètement au jeune homme : Il a un coup dans le nez ou quoi.

Le jeune homme :
Non, mais nous devons lui rendre compte d'une affaire très importante.

Le majordome :
C'est-à-dire ?

Le jeune homme :
Service après-vente ou défaut de camelote, quelque chose dans ce ton.

Le majordome :
Bien, mais je ne crois pas que ceci l'intéresse vraiment
J'en suis confus mon maître n'a d'égard que pour les faits de son importance.

Le jeune homme :
O mais il en va de son importance. Sa trop grande importance.

Le majordome s'approche des jeunes gens comme pour les faire sortir.

Le jeune homme :
Attendez ! Qu'est-ce qui peut satisfaire son « importance » ?

Le majordome :
Je ne sais pas
Savez-vous danser la lamba ? pondre des hannetons rances
Réparer les sonnettes, ou bien vider les huissiers, réciter des vers...

Le jeune homme :
Ah ça dire des vers, on sait faire
Vous allez là, un des plus grands poètes de notre temps, de notre décennie peut-être.
Montre lui comme tu sais bien dire des vers.

Rulième :

Moi, mais comment ça ?

Le majordome :
Je veux bien

Rulième :
Bon et bien :

J'ai pu glisser au travers des barbelés tors
J'ai pu me baigner dans des délices retors
J'ai pu chanter les milles merveilles de l'or
Rien n'égal en douceur la saveur de ton corps.

Dans une fluctuation sans fin qui m'est chère,
Tu te doux balances de l'amour à l'amer ;
Et si les poètes m'ont appris le chagrin
Il ne m'avait parlé d'un si tranchant surin.

Mon âme, tu es sur moi comme une amazone ;
Et quand, juste rougie, tu deviens toute jaune,
Mon sang, mes yeux, la planète ne font qu'un tour
Tant est si noir et blanc le gris de mon amour.

Voilà

Le majordome :
Pas mal
Drôle de métrique
Mais pas mal
Au début j'ai cru que ça n'allait
Pas le faire
Mais après j'ai compris ton propos
Je vais si vous le voulez
Bien, vous présenter à mon maître Tartambo.

Le jeune homme :
Bien sur avec plaisir

Le majordome, *s'engageant dans des escaliers imaginaires, escaliers mimés donc* :
En plus ça va le détendre
Il travaille sur une œuvre qui lui pompe l'air.
En fait il doit la vendre,
Pour de l'argent,
Vous comprenez ?

Ensemble, *l'un après l'autre* :
Bien sur
Bien sur
...

Le majordome :
Voilà, on est arrivé, au revoir, à
Bientôt.

Le majordome s'en va, les laissant tout les deux seuls en haut d'un escalier, rembarde au flanc, une porte d'acajou et d'ébène sur le côté. Ils se regardent.

Le jeune homme :
Il parle bizarrement ce type là

Rulième :
Et il nous laisse là en plan.

Le jeune homme :
C'était joli ce que t'as fait tout à l'heure. Un peu réchauffé mais joli.

Rulième :
Je crois qu'un cœur ne refroidit jamais,

Ou bien il est inaccessible.

Le jeune homme :
Bon on rentre, ou on rentre pas.

Rulième :
J'sais pas.

Le jeune homme :
Ca m'excite, je frissonne

Rulième :
Ouais.

Le jeune homme :
Tu penses qu'il va être comment ?
Un gros barbu avec des lunettes ?
Un geek ?

Rulième :
Ou bien, un hippie
avec plein de stylo derrière les oreilles.
Enfin faut que je me calme
Pour créer un équilibre.
Histoire qu'on soit présentable.

Le jeune homme :
C'est vrai, bon, je toque à la porte ?

O c'est si bon là
Cette attente. Cet avant.

Je me rappellerais souvent pour ça de mon oncle, qui disait entre autres conneries, que l'attente est quelque chose de prodigieux ; que, lorsqu'on attend le bus par exemple, on a enfin le temps de penser à des choses différentes, improbables pour celui qui n'a pas le temps d'attendre. Démonstration simple et efficace de ce plaisir si subtil.

Bon il faut dire que mon oncle et moi sommes fumeurs. Ce qui aide un peu.

Mais...
C'est un détail

Rulième :
C'est un détail.

Léger, mais léger silence

Rulième : Bon, nous y allons

Le jeune homme :
Allez

Toc, toc, toc
Rien
Bis
Rien
Ter
Rien

Rulième :
Peut-être qu'il dort

Le jeune homme :
C'est impossible, il nous a dit qu'il travaillait beaucoup

Rulième :
Raison de plus

Le jeune homme :
Attend, je vais voir si

Il enfonce la poignée, à ce moment on entend

Entrez !

Le jeune homme ouvre la porte.

Ensemble :
Bonjour

L'homme appelé Tartambo :
Bonjour
Que vous emmène ?

Le jeune homme :
Et bien, c'est le majordome qui nous a dit d'entrer

L'homme appelé Tartambo :
Certes, mais QUE vous emmène,
je n'ai pas dit qui, non ?

Le jeune homme :
A oui et bien nous voulions vous demander un petit service.

L'homme appelé Tartambo :
Vous « vouliez » ? Soit.
Mais si vous ne le voulez plus, pourquoi cette question ?

Rulième, *bas* :
Car vous avez vu le mal dans notre expression

Le jeune homme :
Effectivement, je ne me suis pas fait comprendre. Nous voulons vous demander un petit service

L'homme appelé Tartambo :
Ou la ! Un service, déjà !
A peine passez-vous le seuil d'un foyer.
(Dont la porte est ouverte et chaleureuse)
Que déjà vous nous sollicitez.
Vous ne perdez pas de temps vous, ni d'audace !
Vous devez pourtant être au vent
De mes habitudes et ,lorsque je reçois quelqu'un,
de ce que j'entends.

Le jeune homme :
Oui bien sur, nous avons ici, quelques vers à vous dire s'il vous plaira.

L'homme appelé Tartambo :
Je ne sais s'ils me plairont, mais il me plaît de les entendre.
Allez du vif
Et du léger, pas de fioritures

Le jeune homme :
Soit ...Rulième

L'œil de l'homme appelé Tartambo clignote

Rulième :
Encore ! bien...
L'embrigadement dans les émotions est veul,
Je tremble, je rougis et me pâme sous l'accord

De mon âme. Daignera-elle prêter son corps
A cette foule d'ersatz et ces amours seuls ?

Tous est trop bas, trop cliquetant dans la fièvre
Mes rires sont affectés, mes plaintes mièvres,
Et maintenant que je connais ce qui domine :
Un humain surhumain aussi droit qu'une mine,
Je sais que l'ardeur de toutes mes passions
N'est que le reflet de la triste combustion
D'une ampoule de l'air qui décide pour moi
Quel est mon affect et quels sont mes droits. Pourquoi ?

Il en est assez de cette soumission
Et s'il doit en être une, sanglante est ma trêve.
Car je mets à bas les papes et leurs bastions
A l'ardeur de la vie, j'aime le vif du rêve.
Là qui me gouverne ?

L'homme appelé Tartambo :
Très bien, c'est excellent,
C'est bien de toi ?

Rulième :
Hum oui, oui
Enfin... de l'instant quoi.

L'homme appelé Tartambo :
J'aim' bien ton style et beaucoup ta voix
Et toi ? Que fais-tu ? Tu accompagnes seulement ?

Le jeune homme :
Ben, je peux mimer.

L'homme appelé Tartambo :
Soit

*Le jeune homme prend un peu d'espace. Il baisse la tête comme en quelque réflexion. Il la relève, l'œil vif. Et s'élançe
Il se place au milieu de la scène. Il a une allure féminine. Il prend une moue contemplative et semble se dodeliner sous le
bras de quelqu'un qui repose sur son épaule. Il prend une balle et la lance. Il enlace la personne. Il se penche pour
récupérer la balle que le chien lui ramène. Il la lui relance à nouveau.
Tout à coup il se dirige vers le chien, le gronde et lève les bras par au dessus. Puis voyant que cela est sans effet se penche à
sa hauteur et lui enfonce ses phalanges dans le museau, par des petits coups de poings de femme, nerveux et tendu.
Il se relève orgueilleux, s'assurant d'un œil oblique, que la leçon est passée.
Puis il retourne vers son amour et se dodeline à nouveau sous son bras.
Le chien ramène la balle. Il lui lance à nouveau.
Même mascarade.
Il lui relance
Et se précipite encore.
Mais cette fois il se jette au sol et devenant chien on comprend qu'il se dispute la balle avec un autre, truffe contre truffe,
croc contre croc ; la balle est tirée de part et d'autre dans un remuement qui se ressent sur les chiens dont les muscles
pointent. Il fait cela un moment.
Puis il repasse dans la position féminine.
Il est accroupi et essaie visiblement de séparer les chiens qui se disputent la balle. De chaque bras il les tire tout deux vers
un coté opposé.
Puis se relève découragé.
Et il retourne se dodeliner sous un bras, moue triste affectée de joie.*

Le jeune homme :
Voilà

L'homme appelé Tartambo :
A oui, pas mal, très drôle,
ça ne manque pas d'inspiration, oui
Mais un peu limité.

Silence furtif

L'homme appelé Tartambo :
Bon ben c'est très bien tout ça
Oui, ça m'a divertit.
Au fait, je m'appelle Tartambo

Tartambo :
Je suis enchanté de vous voir ici
Les visites sont rares et depuis longtemps je n'avais pas vu d'enfant
Je veux dire de jeunes gens comme vous,
Il n'y a rien là d'insultant
Bon et bien quel bon vent amenez-vous ?

Le jeune homme :
Le vent de l'excès et du supplice
Qui nous rebat depuis trop longtemps les oreilles

Tartambo :
« Ô ! Peste de l'avarice ... »
Tombe un peu tes mélodrames et explique-toi
Le plus normalement
On dirait une précieuse exilée qui serait en mal de calmant
Tu me gonfles comme cela

Le jeune homme :
Désolé
Alors voilà : cela fait bien un siècle que je supporte leurs discours en baissant la tête

Tartambo :
Oui, et bien ?

Le jeune homme :
Cela ne peut plus durer il faut rétablir l'ordre et changer leurs manières
Voilà toute ma lutte

Tartambo :
Oui je vois, et celle-là ne date pas d'hier
La rue en fait l'écho depuis la nuit des temps
Ca me casse les noisettes
D'ailleurs
Je voudrais passer à une autre mélodie que cette binette-là
Mais le public est un tyran sans clémence qui laisse bien peu de place
A l'élément aqueux
Parmi l'étanchéité de ses joints marronasses
Pas une goutte ne file
Et surtout, le séchoir est à portée de mains
Pour calmer ceux qui voudraient enfreindre la loi si divine des humains
Alors tu comprends bien que garde je prends de ne pas commettre de bourdes
Car le maigre bigorneau succède bien trop vite à la grasse palourde.

Le jeune homme :
On doit lui régler son compte

Tartambo :
Ah ah, lui régler son compte !
Tu ne manques pas d'air toi.
Et comment ?

Petit silence contrit du jeune homme. Silence car on attendait sa parole

Ben c'est que je ne connais pas bien ses habitudes

Tartambo :
Ah !
C'est bien ce que je pensais
Ca parle
ça parle

Mais ça ne sait faire grand chose

Le jeune homme :
Si c'est ksa on est libre d'agir
Couteau pistolet chalumeau...

Tartambo :
En rose
et toute les moquettes qui suivent
Après tout on fait un monde avec rien

Le jeune homme :
Il ne faut pas dire cela
Il ne reste qu'à espérer
Après rien

Tartambo :
Tout ce que tu racontes est fou mon pauvre ami.
La tête à l'envers, vraiment

Le jeune homme :
Oui
La tête à l'envers
Je te le concède mais quand c'est la folie qui gouverne le monde
La raison est tordue

Tartambo :
Ah ah oui sans doute
Pourtant
Le monde dont tu parles est autant l'œuvre d'un créateur que le tien
Vent

Le jeune homme :
Tu l'as dit

Rulième, *énergique*
Bon ça va.
Vous commencez à me les geler

Tartambo :
C'est vrai

Le jeune homme :
C'est vrai

Rulième rit

Instant de respiration

Tartambo :
On doit commencer à s'ennuyer c'est pour ça.

Le jeune homme :
Sans doute

Rulième :
Je suis fatigué
Déjà !

Un autre spectateur crie :
Nous aussi !

C'est marrant

Tartambo :
C'est moins drôle

Bon nous parlions de tuer
D'accord.

Comment ?

Rulième :
Tu l'as déjà demandé

Tartambo :
C'est pas grave
Comment ?

Le jeune homme :
Je ne sais pas

Tartambo :
Tellement
Il y en a tellement je te jure

Le jeune homme :
Mais pourtant il ya bien des best seller

Tartambo :
Oula oui
Mais ceux là tu peux courir longtemps derrière
Le rêve de tout les fonctionnaires
Encadré sur papier peint
C'est pas le tien
J'espère

Le jeune homme :
O non, pas pour le moment
Mais je veux dire s'ils aiment tous le même auteur
C'est bien pour quelque chose

Tartambo :
Sans doute
C'est qu'il est bon

Le jeune homme :
Et bien voilà
Pourquoi est-il bon ?

Tartambo :
Et bien parce que cet homme a fait un travail de qualité
Voilà tout

Le jeune homme :
D'après qui ?

Tartambo :
Ben d'après eux.
S'adressant au public
Dit' je pense qu'il a du nous quitter
Il est pas bien là je crois

Le jeune homme :
Donc ce sens commun doit bien trouver sa source quelque part ?
En quelque esprit ou entité

Tartambo :
Ou la la ça sent le chaource

Le jeune homme :
Pas du tout
Seulement... il doit y avoir quelque chose

Tartambo :
Quelque chose
Silence lourd de signification

Aaaaa ! quelque chooose, je vois
Ca me parle déjà plus

Le jeune homme
Ah

Tartambo :
Maintenant que tu me le dis, une fois j'ai entendu parler d'une bête, un elfe ou quelque chose dans le style
Qui répartit les talents
Toi tu seras désirable ;
toi malin ; habile ; sourd...

La jeune homme :
C'est ça
Et où est-il cet homme là ?

Tartambo :
Je ne suis pas bien sur
Au sud de la terre je crois, sous une cloche de glace
Vers les Bermudes

Le jeune homme :
Es-tu bien sur, notre habit en dépend

Tartambo :
Il me semble
De toute façon, on peut essayer ; c'est bien simple

Rulième :
Oui mais comment y aller ?

Tartambo :
J'ai une façon
Bien à moi

Mon dieu, quelle illusion !

Deuxième journée

Les trois hommes sont en tenus d'explorateurs, Tartambo est vêtu d'une doudoune bibendum couleur d'argent, d'un pantalon blanc avec des raies fluos, de grosses moon boots à fourrure rose synthétique, et sur sa tête aux cheveux friselants à la einstein, un masque de ski remonté sur le front : il ressemble donc à une espèce de cosmonaute. Les deux jeunes hommes sont pourvus d'une certaine unité, étant tout deux vêtus à la mode des explorateurs anglais tel que ceux qu'on voit dans le Tarzan. Ils se retrouvent au centre de la scène, les deux jeunes venant de la droite et Tartambo de la gauche

Le jeune homme :
Et bien ça alors, où as tu trouvé ça ?

Rulième :
Je ne savais pas qu'on partait dans le grand froid

Tartambo :
Que croyez vous on est pas venu là pour prendre le thé.
Alors j'ai emprunté des habits à ma petite sœur.
Vos vêtements feront l'affaire
Ne vous inquiétez pas.
Bon nous y allons ?

Le jeune homme :

A la bonne heure !

Tartambo jette un regard étonné au jeune homme, perdu dans le vide.

Ils se mettent tous à marcher à courir en singeant dans le vide l'attitude d'un James Bond dans un hostile Congo. Ils se baissent, se roulent, évitent des branches imaginaires, tombent, se relèvent, courent, donnent des coups de machette dans le vide...

Ils s'approchent au bout d'un moment d'une sorte de cloche, faite d'argent. Sur son sommet, une poignée de bois.

Tartambo :
Stop !

Les jeunes gens se figent comme statues de sel, paralysés par une orale gorgone. Seul Tartambo peut encore bouger.

Non pas à ce point !

Les jeunes gens retrouvent leur mobilité, mais tentent toutefois de ne pas trop bouger.

Voilà !
Bon, il s'agit de ne pas faire de bruit.

Le jeune homme fait craquer le plancher et

Tartambo, gueulant,
CHUT !

On entend des bruits dans la cloche d'argent, comme celui d'une mouche qui, enfermée dans un verre par un enfant, s'énerve et se cogne aux parois.

Merde on l'a réveillé !

Le jeune homme :
Peu importe nous somme trois

Tartambo :
Oui, allons-y !

Il s'approche de la cloche d'argent ; la soulève et libère une sorte de gros bourdon velu, au bout de ses poils pendent des gouttes multicolorées. Il porte des lunettes

Tartambo prend peur et commence à donner des coups dans le vide avec ses mains, au dessus de sa tête, des coups, des tapes, il s'agite.

Le gros bourdon, le voie, prend un élan, et chargeant son ventre, l'expulse à trois mètres.

Le génie :

Du calme, saloperie. Vous m'avez réveillé. N'est-ce pas assez ? C'est bien la peine de faire tout un grabuge maintenant

Les trois y compris Tartambo qui gémissait au sol, se calment.

Le génie :
Voilà qui est mieux. Bon qu'est-ce que vous foutez ici ?
Désignant la cloche qui s'est refermée après que Tartambo l'est soulevée.
Il reste du fromage si vous voulez.

Tartambo :
Est-ce bien vous l'homme qui attribue les dons, le talent, le génie, les formes et tout ça ?

Le génie :
Il semble bien que c'est moi, oui, c'est l'une de mes fonctions.

Le jeune homme :
Très bien. Si c'est ta fonction voilà l'extrême-onction
On vient pour te tuer.

Le génie :
Si tôt. Nous nous sommes à peine rencontrés. Quoique je t'ai peut-être déjà vu toi, quand t'étais petit. Me tuer ? et en quel honneur

Le jeune homme :
En ton honneur dévoyé !
Ce monsieur là, n'a pas la force d'imposer son génie. C'est bien que les normes ne sont pas à sa hauteur. Or les formes que tu as imposé au génie ne conviennent à mon ami et moi.

Le génie :
Comment ça ? Un génie qui ne convient pas ?
Ca fait longtemps que je n'avais pas ouvert le store de l'après-don.
Que se passe-t-il au juste qui vous dérange.

Le jeune homme :
Et bien... Et bien
Et bien ...
Ben dis- lui toi

Rulième :
Dans notre village tout le monde parle en vers, et ça l'énerve.

Le jeune homme :
Toi aussi

Rulième :
Oui, moi aussi, c'est vrai, je dois le reconnaître.
Et celui là ne peut changer la donne car le génie commun l'impose, il tient trop à ses ventes.
Or c'est toi le génie responsable de la dictature (bien antique) du vers
Aussi nous voulons tuer le génie ; puisque sans génie plus de vers.
Plus personne ne doit imposer sa forme sous prétexte d'une supériorité géniale.

Le génie :
Tuer le génie ?? Tout ça pour un peu de neige sur la route ! Voilà bien quelque chose que je n'avais jamais entendu ! Vous êtes communistes ?

Le jeune homme :
Non, pas du tout

Rulième :
C'était une blague

Le génie :
Ah ! ah !
Quoiqu'il en soit votre tâche semble vaine. Je ne me laisserais pas tuer comme ça : ni une tapette ni Goliath ne viendrait à bout de mon dard. Tu peux donc laisser dans ta poche tes syllogismes de comptoir.
Par ailleurs je ne crois pas que ce soit le génie qui fasse le vers mon pauvre ami, mais bien plus l'habitude.

Tartambo :
Ca alors mais comment faire alors ; pour gagner son pain sans vers ?

Le génie :
Le travail, le travail

Tartambo et le jeune homme :
Mais ils n'aiment que ça les vers ! Pourquoi ?

Le génie :
Et bien qu'est-ce que j'en sais moi ? Je donne les dons et les talents, mais non pas les goûts. Mon action est limitée à l'introduction, non pas au développement. Et puis rendez-vous compte, s'il n'y a pas de talent, plus de différence entre la poule aux œufs d'or et celle en chocolat. Plus d'ambition, plus d'espoir ; car le talent que je donne est bien la girouette qui nous permet d'extraire de la masse blanche de caquets, celui qui nous incite à lire, à écouter, à toucher.

Le jeune homme :
C'est vrai que j'aimerais bien être celui-là.
Rulième, *s'adressant, jaune, au public* :
Et merde, encore raté !

Tartambo :
Il nous reste plus qu'à rentrer

Rulième :
Attendez.
Tu n'aurais pas une idée qui puisse nous sortir d'embarras ; toi qui est si doué.

Le génie :
Je ne sais pas moi.
Allez voir Dieu.

Tartambo :
Dieu ?

Le génie :
Oui , Dieu. C'est un cousin à moi. On dit que c'est lui qui a fait la terre, dans sa jeunesse. Mais on est en froid depuis tout petit, il a toujours été jaloux de moi, c'est pour ça.
Ca fait un bail qu'on s'est pas vu. La dernière fois, il dormait dans un squat d'artiste. A l'heure qu'il est, il doit être à la rue.
Ah ! Ah ! Qui l'eut cru ?
Bon allez faut que j'aille me coucher.
Je dors beaucoup
A plus tard.

Le génie soulève la cloche de sa patte crochue et rentre dedans.

Le jeune homme :
Si vite !

Rulième :
Nous revoilà parti !

Tartambo :
Je commence à fatiguer moi

Rulième :
Prétentieux
Bon
Où nous faut-il chercher en plus ?

Le jeune homme :
C'est vrai ça ! Ce con nous a même pas dit où. Attendez j'vais le réveiller

Tartambo :
Non, c'est pas la peine. Des squats d'artistes, y'en a pas partout.
On va à Berlin.

Les jeunes gens :
BeRLiN !

Ils marchent, marchent, marchent. Arrivent à un endroit ou un panneau de fer forgé, semblable à ceux qui ornent l'entrée des fêtes foraines permanentes, porte l'inscription BERLIN

Tartambo :
Ce doit être là

Un fou, placé dans le public, crie :
Perspicace !

Le jeune homme :
Il nous reste plus qu'à chercher.
Ce sera long

Rulième :
Et on va se perdre

Ils marchent à nouveau, à nouveau, à nouveau

Tartambo :

Fais nous quelques vers mon petit Rulième.
Au moins cela nous distraira.

Rulième :

Si vous voulez :

Tandis qu'ils continuent de marcher Rulième, parle :
La route est longue, longue est la route. Mais quel ennui.
Cela ne passera jamais, les belzebuth
S'endorment déjà le long des trottoirs de suie,
Ils font des signe' en croix que les mendiants écoutent
En pensant à autre chose afin de soigner
Le mal qui rampent à leur cou. Et quelle fatigue
Au creux de leurs poitrines lente écartelées
Que tous les clébard s'arrachent' en dansant la gigue !
Café, cigarette, molards et Kronenbourg
Pour ceux qui se droguent à la rumeur du jour.
Crachez les troubadours les glaviots endormis,
Qui pendent en grappe dans les viscères maudits,
De ceux qui n'ont pas le droit d'ignorer les mots
Qui les ébranlent dans leurs pédestres cachots.
Pleurez troubadours quand se pointera la bise
Qui de son doigt rond grelé empale des frises
Sur vos cœurs.
Nous aussi avons encore incinéré la nuit
En se disant toujours que ce soir qui finit
Avait le même fond que les collets d'hier
Aussi que nous n'avons que faire des paroles
Qui s'agglutinent en lambeaux dans les amères
Bouches dont l'acre a pour cause une peur bien folle
Que je déchire et déchire et transperce encore
Le guidon ! Le guidon ! Laissez-le s'envoler !
Avec la migration des coucous disparus
Qui, au soleil levant, sont allés chercher mort
Et renouveau par-delà les traits d'oreillers
Patiemment gravé par le peintre qui s'est tu

Le jeune homme :

T'arrêtes pas mon ami c'est excellent mais il faut que j'aille pisser

Ils s'arrêtent au coin d'une rue, et le jeune homme s'enfourne dans l'angle, et on le voit de profil se pencher contre le mur. Il pisse et pisse, la lumière grandit et découvre peu à peu un clochard roupillant aux cotés d'un pack de kiravi. Il porte un impair verdâtre avec des taches de clarté. Un épais bonnet de marin troué. Une barbe abondante et fourbie de poussière. Une conserve tranchée à ses côtés.

Le jeune homme :

O désolé monsieur je vous avais pas vu.

Le clochard :

Hum, quoi mais que se passe -t-il ?
Oula quel' barre ! Quelle heure est-t-il ?

Le jeune homme :

Il est l'après-midi monsieur. Voilà tout ce que je puis dire

Le clochard :

Oula ! ça sent le chat par là
Merde j'ai encore eu des pertes
C'est souvent depuis que ma Berthe
Est morte. Mais c'est pas cela
Qu'on devrait dire à l'inconnu
Qui, rare, passe par ici
Quel bien fou vent vous a reçu
Pour aventurer vos jolis

Fessiers jusqu'à ma demeure ?

Tartambo :
Ben nous étions à la recherche ...

Le clochard :
Ah, la recherche, sacrée chose
On la trouve bien tout les soirs
La voilà dans le cil morose
Du peintre de craie sur trottoir
Dans son œuvre qui s'estompe au moite
Fracas des passants estivals
Qui efface musèle et déboite
L'abnégation du triste vassal
Dans la craie qui a patiemment
Jailli sa corne de blancheur
Au travers du granit de sang
Dans la poussiéreuse paleur
Qu'un petit vent emporte au loin
La rue qui nous entoure au soin
Trop aimable

Le jeune homme :
De... pouvoir librement

Le clochard :
Pouvoir librement, regardez
Le, pauvre adjectif contorsionne
Ses muscles flasques sous les dés
D'une langue que l'on actionne
Pas plus joli pont que Millau
L'écart est grand comme un tripot
Et cherche à trouver l'autre courbe
Lui aussi régulier mais sourd
Aux tambours du fleuve au thorax
Qui veut trouver une sortie
Faute de tenir en son axe
La seule qu'on lui a prèdit
Courbe-toi sale binoclard
Une prochaine fois l'espoir

Rulième :
Car seul

Le clochard :
Car seul et là son paradoxe
D'être seul avec un car
Et pour seul secours une logique
Avec peine issue frénétique
D'un cadennassé placard
Où l'on est loin de dire mox
Mais cette chute horripilée
Doit prendre fin un jour, un jour
Ne sachez plus mes amis non
Allez plutôt en bois trembler

Il est à oublier un sourd
Il est à oublier un nom
A plus tard mes amis à plus tard

Le jeune homme :
Waou, il était déchiré cui là.
Il avait des choses à dire.

Tartambo :
Oui

Le jeune homme :
Bon en tout cas ça nous avance pas beaucoup.
On y retourne. On va bien finir par le trouver

Le jeune homme se met en marche, fait trois pas, puis sentant que personne ne le suit se retourne

Rulième :
Je suis un peu fatigué

Tartambo :
Oui, moi aussi

Ils s'assoient tout les trois sur un tronc d'arbre couché

Rulième :
Vous voulez encore marcher ?

Le jeune homme :
Comment ça ? ne t'inquiètes pas je te dis. La ville n'est pas si grande. On va bien le trouver.

Rulième :
C'est pas seulement ça.
Je sais pas si ça vaut encore la peine d'essayer de les modifier.

Le jeune homme :
Comment ça ?
Toi aussi tu te dégonfles ?

Rulième :
C'est pas ça.
Mais qu'importe après tout ?
On a qu'à chacun faire son biz
Et les laisser parler comme ils veulent.
Tu as déjà réussi à te contraindre.
A même abandonner les mots
Je t'ai vu par un soir de trop
Entendu
Alors qu'importe après tout.
Tu peux, peu leur parler.

Le jeune homme :
Regardez ce bon bonhomme qui veut lacher la grappe
Sans même y penser.
Mais cela va au-delà de toi et de moi.
Il s'agit des les alléger eux aussi, de l'enclume qu'il porte sur les genoux. Il s'agit de leur rendre l'aile, confisquée par la
remise. C'est une sale affaire tout de même.
Il nous faut bien finir l'œuvre entamée.

Rulième :
Mais quelle œuvre mon ami ?
Quelle œuvre ?
La tienne, la mienne à la rigueur.
Où est la concertation, où est l'œuvre commune.
Nous devons nous dissoudre et nous voilà élixir.

Le jeune homme :
Et quoi alors ?
Ne faut-il pas un berger et sa cloche vigoureuse ?
Ne faut-il un premier phare avant la nuée ?
Et un éclaireur précédant l'armée ?
Pense à la lumière
Pour se répandre, elle doit se concentrer.

Rulième :
Si elle le peut

Tartambo :
Fermez vos gueules putain vous commencez à me casser les couilles.
Tant de secondes jetées par le judas de la porte.
N'avez-vous rien de mieux à faire ?
L'ennui, mes amis, l'ennui, vous ne trouverez rien qui vaille derrière cela. Il ferait meilleur d'égorger un chat.
C'est pas vrai ?
Alors revenez sur terre ou c'est moi qui vous égorge.
Quant à toi, Rulième a raison, on ne trouvera jamais cet homme dans une aussi grande ville. Peut-être l'avons-nous déjà vu
sans le remarquer
Alors à quoi bon ?
Jouez le jeu

Le jeune homme baisse la tête, penaud, visiblement comme un enfant grondé.

Le jeune homme :
Oui, vous avez raison. Cette rage est bien vaine, autant que l'est ma requête
Je rend ma casquette, j'accroche mon tablier, et envoie le pâton au plafond.
C'en est fini

Petit moment de calme comme après une tempête dévastatrice que l'on suppose

Tartambo :
Bon du coup on a plus à chercher l'autre shnock.

Le jeune homme :
Oui. Ca y'est
l'aventure est fini.
Il nous reste plus qu'à aller nous coucher
C'était sympa, mouvementé.
Je crois que nous allons nous quitter, il ne reste plus rien à faire. Nous voilà tous désœuvrés. Il ne nous reste plus qu'à nous
taire.
Ce fut un plaisir mon ami
Il s'approche de Tartambo, comme pour lui serrer la... mais

Rulième :
Comment ça désœuvrés ?
Ils doivent nous attendre au village, et toi c'en est une qui t'attend

Le jeune homme :
A oui c'est vrai, j'avais complètement oublié.
Il reste tout ça. O la la, je suis pas prêt de me coucher

Tartambo :
Ah ! Ah !, peureux

Le jeune homme :
Je ne sais pas

Tartambo :
Les pépiements ! Les oiseaux commencent à émerger
Il faut y aller avant que le jour nous découvre
Moi je vais me coucher
Ce fut un honneur, jeunes gens, vous êtes de braves gars.

Les jeunes gens :
Merci

Le jeune homme :
Je te propose pas d'échanger nos numéros, je sais pas si j'aurais jamais le courage de te voir.

Rulième :
C'est vrai que la barrière de ronce est efficace
Chapeau au jardinier !

Tartambo :
Ah ! Ah ! Y'en a pas `

C'est moi et mon béret !

L'un après l'autre :
Alors bravo
Et merci pour nous
Et les autres

T'es un gars cool
Au plaisir

A jamais

Fin de la journée et de l'acte

Début de l'acte II

Les jeunes gens marchent depuis un bout de temps sans doute. Derrière eux le plateau de ronce. Ils ont l'âme hagarde d'un matin de six heures. Ils battent la campagne, bille en poche. Ils regardent tout deux les cailloux du sol qui défile. Tout à coup le jeune homme s'arrête.

Première journée

Le jeune homme :
Attend. Excuse moi.
Je ne sais plus très bien pourquoi je marche. Ca me fatigue. Ou allons-nous ?
Je marche vers une issue
Celle de droite semble-t-il, selon un souffle gauche dans mon oreille.
Mais je ne vois guère sa fin.
Cela m'inquiète.
Au fond de la gorge une lumière
Dégueulasse
Bien connue, bien connue sa grâce
Mais je n'ai ni l'allure, ni la gouaille des minets à la hauteur
De ce genre de lumière.
Et encore moins l'énergie de me poser ce genre de questions.
Proches encore les lambeaux satinés de mes pirouettes
Le public a ri, le public a dansé et nous avons pleuré
Bien faible la lueur, autant que le rayon de froid. Les émotions à bon marché, ne vont pas à la vie.
Et j'ai tout senti par procuration.

Rulième :
Tu as besoin de sommeil.
La marche est longue.

Le jeune homme :
C'est ça ! Tu as raison, j'ai besoin de sommeil, et de repos. Les muscles s'oublent et s'amolissent. Il me faut éviter la clameur obscène et les cris de la scène.
J'ai même perdu mon lyrisme, bout de tissu écorché contre un buisson. Petit manque, petit regret, du bout de tissu.
Je comprend mieux la bise sans doute murmurant dans le bas ouest du dos : mais j'ai froid mon ami, j'ai froid.
Le pire peut-être après la faim.
Je ne sens pas même la relâche. (Est-ce que je le mérite seulement) Elle a glissé sur mon dos comme une ombre.
Et voilà l'énervement de celui qui s'est agité pour rien. Au prix du liquide.
Il m'arrivera souvent désormais de crier sans vigueur

Je n'aurais pas dit son nom.

Deuxième journée :

Les deux jeunes gens arrivent sur la place du village. Les vieux les repèrent de loin et, les voyant, se pointent à toute allure.

Les voisins :
Foutredieu vous êtes là on vous a cherché
Pendant des lanternes et des lustres, c'est fou
Ou étiez vous fourré ?

Le jeune homme :

On a bien baladé.

Rulième :
Juste un peu en dehors du village, c'est tout

Le jeune homme :
Et le vieux ? Est-il revenu, dites-moi ?

Les voisins :
Ah non, on ne l'a pas revu, bon débarras.
Ca alors mais vous ne pouviez pas prévenir.
On s'en va pas comme ça, d'un coup, sans le dire
La petite n'a pas parlé, depuis ce jour
Elle est morte de...

Le jeune homme :
D'accord

Petit silence étonné des voisins :

Les voisins :
Dis-donc, pti vautour
Nous espérons que tu ne vas pas te remettre...

Le jeune homme :
Ben non les poteaux, regardez j'suis là

Les voisins :
Peut-être
Mais nous espérons que tu vas y rester, en place.
On a fait de grands projets de toi avec la petite
Vous marierez bientôt car elle nous tracasse
Depuis belle ; avant même qu'elle ne fût ermite.

Le jeune homme :
Rulième, as-tu noté l'originalité ?
On se croirait en pleine série B.

Les voisins :
Ok.
On se rencontrera une prochaine fois

Les voisins sortent

Le jeune homme :
Putain, je n'arrive même plus à m'insurger de leur autorité.
J'en ai même avalé mon étonnement.
Tout est, semble si égal à soi-même
Comme figé dans la mécanique d'un rêve
Le plancher et ses gondoles de peintures
Leurs faces outrées, agressives, pareilles en tout point
Le paravent abandonné par Tédrap
Je me souviens encore de son nom
C'est étonnant
ou pas
La fontaine au marbre de glace
Et le soleil qui s'écrase sur la terre
Et nous écrase avec
Les nuages qui se cachent toujours de ses chutes d'enclume
J'ai l'impression d'être parti depuis une éternité
Etait-ce une autre vie ?
Mais pourtant rien n'a changé
Même la petite fille n'a pas plus grandi que d'habitude.
Le royaume de cire est toujours aussi sec
Et prêt à me changer en statue de sel
Je n'aurais pas même la chance de fondre.

Seulement celle de grossir à mon tour la misère en boule
de mon sort bienheureux.
Et bientôt il me faudra retrouver Légnipe
Tiens, je me souviens aussi de son nom
Que lui dirais-je ? Je l'ai oublié
Jamais elle ne fut aussi loin que dans l'absence
Paradoxe qui ne le semble pourtant pas
Quel plaisir que de se démarquer !
Et la retrouver sera comme ce marbre, comme ce paravent
et ce soleil
Une fois de plus
Hum ! Quel amour !
Je ne veux pas la voir.
Tout peut devenir plat, similaire et toujours !
Mais pas les vagues de l'amour
Thea !...
Ecoute-moi

Silence contemplatif

Tout à coup le jeune homme aperçoit le chien qui était caché derrière la fontaine

Et regarde même le clébard n'a pas bougé de place

Il s'approche du chien pour le caresser

Mais attend !
Regarde ses yeux !
On ne les voit plus ! Ses poils les ont recouvert
Le pauvre : un rideau de poil.
Ils étaient parfaitement court quand nous partîmes.
Si c'est pas merveilleux ! Au moins une chose qui s'arrache à la stagnation
Quelle façon neuve pour lui de voir !
Comme derrière un code barre, les barreaux d'une cage
Ou bien des lianes d'Amérique
Peut-être qu'il se cogne aux objets parfois
Tout lui doit être nouveau
Mais, mais ...

Rulième :

Comme quoi tout n'est pas si noir, on peut s'arracher à la récurrence

Le jeune homme :

C'est vrai.

Peut-être si seulement j'étais un chien

Ou si j'avais encore quelque raison périssable de justifier mon malheur : la mort de ma mère ou de mon père, m'être fait
violer à un examen, ou avoir raté une agression : n'importe quoi ferait l'affaire.

Ah ! Mais regarde moi j'en viens à souhaiter des maux dont je n'ai connaissance, pour un peu de pain à ronger.

Rulième :

Mais arrête enfin

(Combien de fois l'avons-nous dit)

Tout va changer plus vite que ce que tu crois

Attends de courir et cherche la pause.

Tu vas te marier avec Légnipe, vous allez pouvoir être libre

Dans les draps vous glissez

Tu vas rencontrer un peu les gens du village

Grandir, apprendre

Peut-être avoir un enfant.

Travailler tes mimes gratuitement

Bientôt la vie va te surprendre

comme le sommeil

surprend le bambin.

Le jeune homme :

Tu crois ?

Rulième :

J'ose le croire

Le jeune homme :
Tu as raison

Si même ce foutu clebs peut changer
Moi aussi
Et ma vie
Tout sera différent
Il faut du moins
que je me le dise

Troisième journée

Tandis que Rulième se retire, arrive Légripe en fond. Le jeune homme l'aperçoit et prend sa respiration (peut-être l'avait-il laissé tombée par terre)

Légripe :
Ah ! C'est toi, enfin, je t'ai cherché de partout
On m'a prévenu de ton retour bel Ulysse
Alors comme ça on part sans un mot ; t'étais où ?

Le jeune homme :
Je ne sais pas très bien, au ciel ou aux abysses
Ca revient au même, loin

Légripe :
O tu m'as manqué
Si tu savais combien, combien tu m'as manqué

Le jeune homme :
Visiblement

Légripe :
Quelque chose ne vas pas ?

Le jeune homme :
Non

Je veux dire rien

Légripe :
C'était bien votre voyage ?

Le jeune homme :
Super

Légripe :
Attends, prononce mon nom.

Le jeune homme :
Comment ça ?

Légripe :
Prononce mon nom, c'est simple non

Le jeune homme :
Mais pourquoi ?

Légripe :
Mais pour moi, c'est déjà pas mal, non ?

Le jeune homme :
Légripe

Légnipe :
Quelque chose ne va pas

Le jeune homme :
Et pourquoi ?

Légnipe :
Tu ne m'as jamais appelé ainsi

Le jeune homme :
C'est quoi ce test à deux francs six sous
Ca veut dire quoi ?

Légnipe :
Ca veut dire qu'une chose a changé en toi

Court silence

Le jeune homme :
C'est juste que je me suis posé des questions
Pas mal de questions pendant ce voyage, mais ça
Va. Ca va mieux

Légnipe :
Tu en as eu pour ta ration
Et tu ne voudrais pas, je suppose, que moi
Je t'en pose

Le jeune homme :
Non je vais bien, je te dis, ça va

On va bientôt se marier, c'est tout mon bien

Légnipe :
O oui, tu as entendu, ils ont fait leur choix
Sans que je n'ai à les convaincre de rien
Qu'est-ce qu'on sera bien, nous aussi, à notre tour

Le jeune homme :
O oui, on fera l'amour durant tout le jour

Légnipe :
Tu es bête

Le jeune homme :
Non je sens juste ma jeunesse qui regagne
Regarde ! Je siffle !
Mon corps. C'est aussi chaud qu'un bon plat de lasagne
Chic alors ! Je me sens de regain oui ma belle
On fera l'amour et encor l'amour ma belle
Un bain d'amour, vivifiant, je vais revivre
Et partir dévorer le jour comme un homme ivre
De sa marche, de sa course et de son voyage
Je serai la vapeur fumant sur le rivage
Je serai le galet blond, paresseux soleil
Des dames qui apprécient les simples merveilles
Ou encore la rouille de la girouette
Qui grenaille son souffre au grand soleil couchant
Toi tu seras mon alouette

Légnipe :
Com c'est touchant !

Le jeune homme :

Je dois y aller, je ne dois pas voir la mariée
Avant la mariage en principe
A tout a l'heure

Légnipe :
A tout à l'heure et prend soin de toi mon bébé

*Le jeune homme sort de la salle, tête baissée.
Elle le regarde partir avec tendresse*

Légnipe :
Qu'il est beau, qu'il est grand, mais qu'elle chance j'ai !
Moi qui craignais que tout cela finisse mal
Les destins les plus funestes j'imaginai
J'ébranlai ma tête des visions les plus sales
Et me voilà, nous voilà bientôt mariés
Il reposera ses cheveux sur l'oreiller
Moi je l'observerais pendant toute la nuit
Mais pressons, vite il n'est plus l'heure aux rêveries
Le mariage est demain, il me faut apprêter
Dieu ! Dieu !

*Quatrième journée
Il fait encore nuit, l'aube ou le crépuscule, le jeune homme marche près de la rivière d'airain, à la lune de bronze
le jeune homme s'adresse.*

Et te voilà, toi aussi la princesse aux joues d'argent
Toujours aussi belle, ce n'est pas le temps
Qui laisserait sur toi sa bave d'escargot
Tu es plus grande que lui
Et toi tu ne bouges pas
De ta révolution permanente
O belle à la beauté changeante
Et moi que se passe-t-il
Il me semble avoir eu deux histoires
Bien courtes et égales
Mais deux flots sur le fleuve ont rompu
Leur course à l'estuaire ne se sont croisés
Le fleuve a déraillé
Et maintenant comme les enfants jouent à saute-mouton
Pour passer sur le versant du rêve
Il me faut chargé de la barque encore
Et de mes rames
Remonter la terre pour rejoindre le fleuve
Où mes pas me portaient
Car il ne doit y en avoir qu'un seul
Mais quelle fatigue de revenir sur le sentier
Quelle contrition de l'âme !

Si seulement l'amour pouvait m'aider
Mais voilà mes rêveries sont des toiles
d'araignées
Et l'amour même, fils d'Hermès et de Pégase
Est contraint
Ce n'est plus elle que j'aime
Mais bien son souvenir
Que le présent terrorise
Bientôt il s'en ira
Et de l'amour conquis
Ne restera même l'ancienne bise
Mais l'amour ma lune
A quoi bon t'en parler
Tu en sais plus que moi
Sur cette affaire là

Mais j'aimerais
Puisque je dois aimer

Je donnerais ma place
Dans cette comédie
A qui la voudra
Fut-il un chien ou un chat
Ou bien une souris
Ou encore une glace
Un autre personnage
Ne peux-tu nous souffler
O toi Lune
Qui a le pouvoir de créer
Une statue de gomme en argent
Qui jouerait les sentiments
Et ma colère et ma passion
Qui lui ferait l'amour
Et lui donnerait un fils
Moi je sortirais
Non par les coulisses
Mais par le côté de la scène
J'irais me joindre au public
Christ à la langue coupé
De l'autre côté des fleuves et des océans
Elle en sentirait toujours ma présence
Mon odeur
Pourrait même reconnaître
parmi les chauve-souris assises
Mon rire un peu jaune au début
Mes deux yeux d'argent luire dans le noir
Par le détour des projecteurs sur le miroir
de la scène
Ainsi ne l'aurais-je
Pas tout à fait abandonné
Parfois même je lui sourirais
Et elle se souviendra
Si elle s'en aperçoit
De cet ancien temps
De cet ancien chenal
Ou nous ne pouvons plus nous croiser
Et je serais heureux qu'elle se souvienne
Car manquer à mon devoir
M'est aussi douloureux
Qu'aller me noyer dans cet ancien fleuve
O Lune je te laisserai parler
Si tu ne l'avais déjà fait
Mais vois mon devoir je le sais
Comme les poésies apprises à l'école
Ou les tables de multiplication
Par cœur
Quel manque de vigueur
Et quelle tristesse de le remplir
Par devoir

Mais qu'est-ce Lune
Tu me réponds
Sans que je te le demande
Et quelle force
Tu te déplaces dans les sables mouvants de la nuit
Tu les déplaces
Et tu me souris
Lune au croissant maintenant renversé

Mais oui Lune je vais te suivre
Toi la belle
Toi la changeante
Et sourire à mon tour

Prisonnier du renouveau

Je ne risque l'inertie
Dans ta révolution
Puisqu'il le faut

Oui puisqu'il le faut
Je l'aimerais
Du chagrin fort
de mon sourire
Et qu'importe si les fleuves ont dévié
J'ai ancré le gouvernail
Puisqu'il le faut

Mais ah ! dernier sursaut
Je l'ai déjà dit
Déjà trois fois
Je suis donc voué moi aussi
A respecter la preuve par neuf
Et les saints patrons
De la tragédie
Comme un autre
Comme une autre

Oui mon amour
Je te rejoins
Et comme il se doit
Je m'en vais t'aimer
De toute ma haine
Puisqu'il le faut

Fin de la quatrième journée

Tous les voisins sont réunis sur la même place, au puits de marbre. Leurs femmes sont avec eux. Ils sont tous en grand habit de fête. La jeune fille trône au milieu.

Les voisins :
Bon et maintenant qu'est-ce qu'il fait ? C'est un artiste
Il nous fait toujours attendre, nous trismégistes
Personnages de cette communauté, belle
Si belle par ce jour de fête. Quel opportun !

Légnipe :
Mais calmez-vous enfin ! Il doit cueillir du thym
Ou du laurier pour en orner ma figure
Enfin je l'espère.

Le jeune homme pointe son nez au bout de la place

Légnipe et les voisins :
Ah ! Tu es venu !

Le jeune homme :
Bien sur

Les voisins :
Bon. Bien. Mes amis tout est prêt pour le discours :
Chers enfants, ayant compris combien votre amour
Est fort et intransigeant, tenace et sincère
Et combien sa réalité est nécessaire
Nous décidons, en oubliant les libertés,
Prise par vous sans notre accord, de vous marier.
Voilà

Applaudissements, cris de joie dont la force dépasse toute métrique

Bon et bien je vous propose d'aller
A l'autel sans attendre puisque tout est fait

Les gens se lèvent. Récupèrent leurs affaires et commencent à se mettre en branle quand Rulième :

Attendez ! A l'heur de ce futur changement
Ne serait-il pas bon de prendre un peu de temps
Pour apprécier ces derniers instants d'ancien ordre
De l'ancien ordre que le renouveau va mordre
Afin d'en garder souvenir. Hier c'était haine
Agression et fureur, absence de dialogues
Aujourd'hui va être couronnée une reine :
L'amour va fleurir sur nos visages en pirogue
Eclaireur d'un nouveau temps, d'un nouvel amour
Entre des gens qui se haïssaient nuit et jour
Afin de ne jamais retourner à ce temps
Il est besoin d'en souligner le changement.
Il nous faut faire quelque chose d'inouïe
Et pour cela, je propose, si ça vous dit
De tourner en procession autour la fontaine
Lieu de l'ancien affrontement et de la haine

Les voisins :
Hum, Hum , et bien voilà qui est original.
Mais puisque ce jour est changé ; qu'il soit scandale !

La troupe commence à tourner autour de la fontaine et Rulième, attrapant discrètement le bras du jeune homme :

Attend peut-être la dernière lueur

Les voisins tournent et ne s'arrêtent pas jusqu'à nouvel ordre

Rulième :
Ah ! Ah ! Tournons mes amis, tournons, que cela est plaisant de changer

Les voisins :
Et bien alors qu'est-ce qui te prend

Rulième :
Je ne sais, j'ai envie moi aussi de changer
Bientôt l'aventure va finir, il s'agit d'en profiter
Tenez, je remarque, que cette place est nue !

Une voisine :
Oui, ça c'est vrai !

Une autre voisine :
C'est ce que j'ai toujours pensé !

Rulième :
Et bien alors, avant qu'il ne soit trop tard, prenez des objets, arrachez des plantes, coupez des feux-rouges. Et amassez le tout
comme une pyramide,
Qui viendra toucher la lune
S'il en est assez

Un voisin :
Quel idée !

Une voisine :
Chéri, tu as pourtant apprécié
Cette chaise que quelqu'un a un jour placé

Un voisin :
C'est vrai

Une voisine :
Et bien moi je vais poser un transat

Elle sort de l'orbite, courre en coulisse et revient avec un transat, puis se remet dans le cercle

Un voisin :
Un lit !
Courre en coulisse et revient

Une voisine :
Et si nous faisons pousser des tomates

A partir de ce moment chaque idée jaillissent en voix, chacun se disperse, revient avec un objet, et se remet dans le flot circulaire

« Un ordinateur !
Et nous n'avons pas de bibliothèque
Mais oui des patates
Plein de coussins
Une balançoire
Un bureau
Nous avons besoin d'un four
Un jeu de badminton
Une lampe
Des pots de fleur, des pots de fleurs
Des crysanthèmes, des lilas,
Un tuyau d'arrosage
Et si nous mettions un clavier
Au fait ! Je ne connais pas vos noms
O oui des boules de pétanques
Une grande horloge
Du papier toilette
Nous n'avons pas de statues
Je voudrais un tapis persan
Et moi une paire de ciseaux
Une poubelle
Un trone
Et un lampadaire en plus
Un machin qui sort de la musique
Une grande boîte

Le jeune homme :
Moi je veux un ventilateur

Légnipe :
C'est bientôt l'heure
Chéri, qu'on aille se marier, o, si j'ai hâte

Les voisins :
Oui, nous allons devoir y aller avant la nuit
Mais c'était vraiment amusant cette partie...
Cette partie... d'amusement. C'est à refaire

Une voisine :
Pensez-vous qu'ils vont rester longtemps ?

Rulième :
C'est l'affaire
D'une saison humaine : plus longtemps que vous, nous
Il s'agit tout simplement de l'entretenir

*On s'aperçoit que les objets posés en vrac par hasard, et tous presque détruit par la frénésie, font une haie d'honneur insolite au passage des mariés jusqu'à l'autel qui est au fond de la scène
L'autel, c'est en fait juste un endroit vide, montré par la lumière*

Légnipe :
O regardez, c'est juste la place pour nous

La petite fille, *de nulle part* :

Regardez, j'ai fini ma tour !

Les voisins :
Comme c'est charmant
Il est temps de vous unir

*Les voisins se placent debout en rangée disposées de part et d'autres de l'autel. Ils se tiennent tous droit. Mais la gaieté s'exalte en brouhaha léger et joyeux. Les rires courent l'air.
Un homme prend Légripe par la main, une femme le jeune homme ; comme il se doit. Ils avancent vers l'autel ou les attend un voisin en blouse religieuse.*

Le voisin en blouse blanche :
Vous voici réunis mes enfants, pour serrer
Tout l'un contre l'autre votre amour aéré
Votre amour divin et platonique pour la vie
Qui fera s'accoupler les deux amis ravis
Que vous étiez et vous aimer à jamais

Les voisins :
Vite, pressons-nous, la nuit va bientôt tomber

Le voisin en blouse blanche :
Jeune femme daignez vous prendre pour époux
Le jeune homme que voici :

Légripe :

Oui, même sans vous

*Rire dans l'assistance
Rire de l'homme en blouse blanche*

Le voisin en blouse blanche :

Et vous jeune homme, daignez-vous prendre pour femme
La jeune fille que voilà

*La lumière s'éteint d'un coup. On entend un coup de feu, un corps s'écroule. Le jeune homme crie avec panique :
NON !!!*

*Un autre coup de feu, un corps s'écroule dans un cliquetis de galet.
Dans le noir, un projecteur blanchit la petite fille, qui n'a pas bougé de place, terrorisée.*

Les lumières se rallument dans la salle, les spectateurs découvrent sous le jeune homme allongé sur elle, le cadavre de Légripe baignant dans le sang. Au premier plan, le cadavre du vieux.

*Musique, « Heroin » sans doute, les acteurs ne bougent pas de leur place en statue de sel. Les applaudissements sont lancés.
Ou ne le sont pas s'ils ne commencent au bout d'une minute. En ce cas le rideau se ferme tout de suite. Les lumières s'éteignent. Les spectateurs restent assis jusqu'à la fin de la chanson.*

FIN

Le metteur en scène vient sur les planches et entame ce discours :

Je crois
Ecrire, c'est un peu comme aller au bordel ; ou plutôt au confessionnal
Au début on ne sait pas trop comment s'adresser à Dieu, par son substitut pâle et froissé. Comme dirait un ami on se demande si on doit le vouvoyer ou le tutoyer. On commence par vouvouvoyer. On est un peu timide, on voudrait que quelqu'un veuille bien nous diriger. On veut être sincère mais on voudrait être marionnette. Alors on ne dit pas tout. On réfléchit à l'effet qu'on va produire. Est-ce que ça ne va pas le choquer ? Le faire rire ? Il pourrait me dénoncer ! à la police

peut-être. M'a-t-il bien compris ? Je suis bête de penser cela, il va me prendre pour un enfant. Puis on commence à être au chaud. On le tutoie. On raconte des hontes plus honteuses, des malheurs plus désespérants, des joies plus délectueuses. On parle plus vite, sans moins réfléchir. Par ces frictions, on commence à savoir qu'est-ce que l'on raconte. Et puis on le tutoie, on parle familièrement ; on dit même des gros mots. Si bien que notre pensée finit par prendre sa réalité.

*A la fin on peut même rire et bavarder
Avec un ami.*

C'était vous... sur scène ?

(Mais pour cela, il faudrait voir le ciel)

